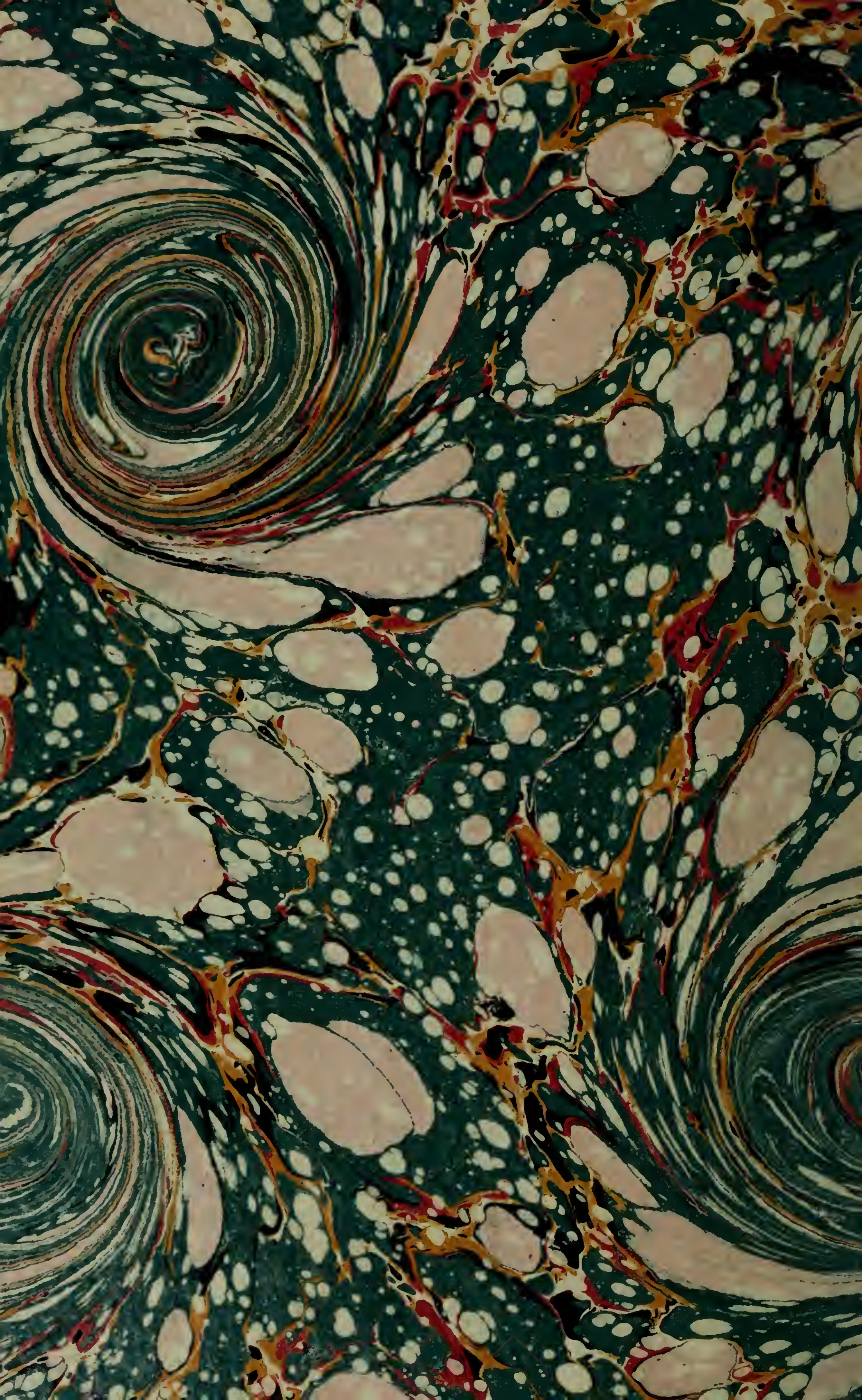
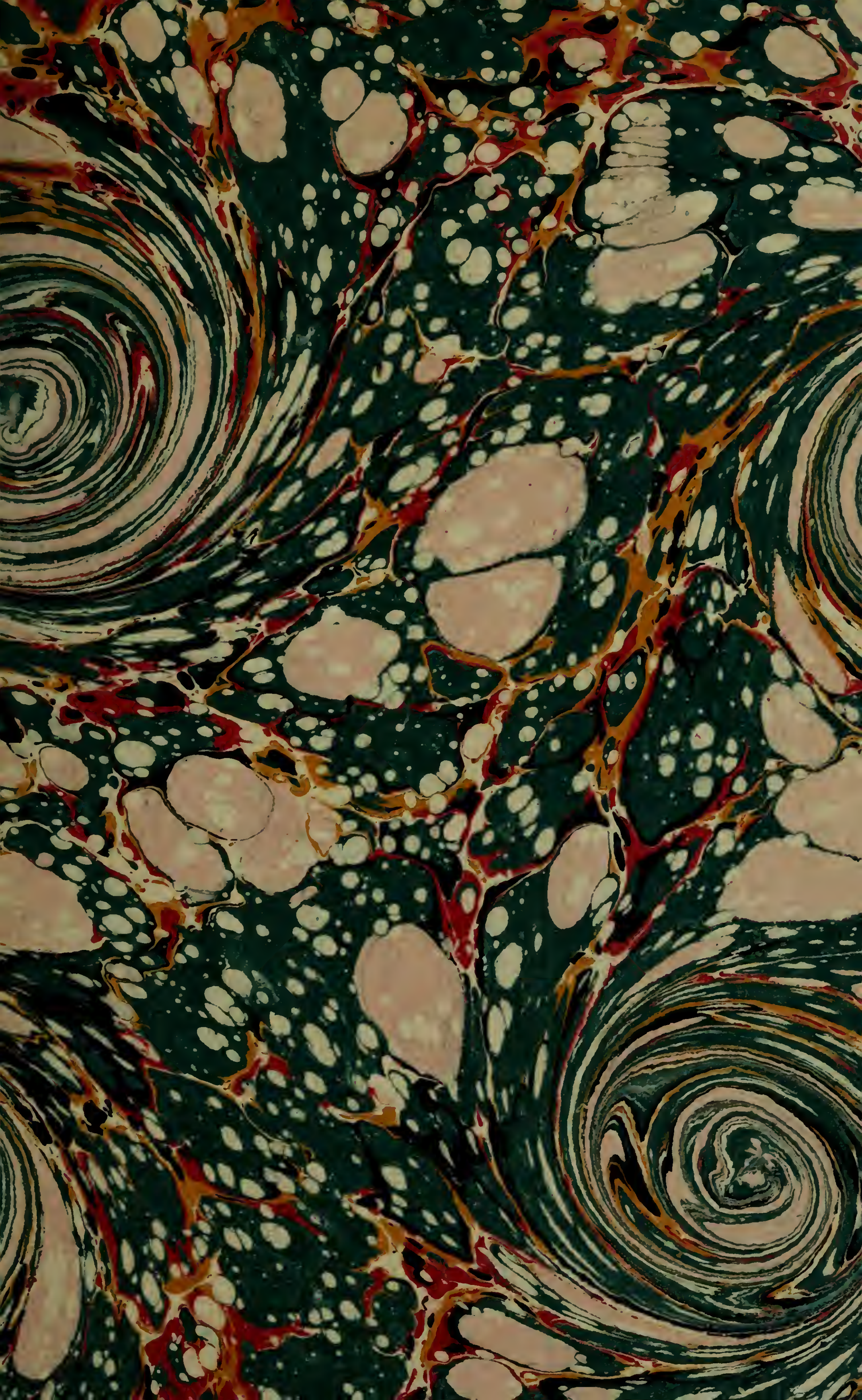




AUGUSTE VACQUERIE

LE FILS

PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE SEINE, 18

M DCCC LXVI

LE FILS

PROCHAINEMENT :

LA VIE

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

AUGUSTE VACQUERIE

LE FILS

PREMIÈRE REPRÉSENTATION. — PARIS, THÉATRE-FRANÇAIS

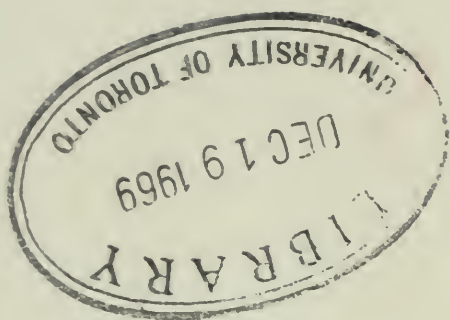
30 OCTOBRE 1866

PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE SEINE, 18

M DCCC LXVI


UNIVERSITY OF TORONTO
DEC 19 1969
LIBRARY

A PAUL MEURICE

PERSONNAGES.

LOUIS BERTEAU.	MM.	Delaunay.
MAUVERGNAT.		Got.
ARMAND DE BRAY		Bressant.
LE COLONEL TORELLY.		Leroux.
TRICOCHE.		Barré.
TIMOTHÉE.		Séveste.
GASTON.		Prudhon.
MADAME BERTEAU.	Mmes	Guyon.
GENEVIÈVE		Favart.
MADEMOISELLE GERTRUDE		Jouassain.
MADAME TRICOCHE		Lloyd.

ACTE PREMIER

Une grande pièce sans fenêtre, éclairée d'en haut par un vitrage incliné. Au fond, une alcôve sans lit et sans rideaux. Portes à droite et à gauche. Devant la porte de gauche, un paravent. Entre le paravent et la porte, une échelle appliquée au mur du fond. Meubles anciens, tapisseries, peintures, horloges, bustes, colonnes torses, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAUVERGNAT, assis à un bureau adossé au mur de droite. Entre ARMAND. Mauvergnat se retourne, le voit et se rejette à son bureau.

ARMAND.

D'abord, puisque vous ne m'offrez pas cette chaise, je l'accepte. (Il s'assied.) Ensuite, prêtez-moi quatre mille francs. Je ne sais pas ce que j'ai fait au baccarat, mais il a cessé décidément d'être gentil avec moi. Il m'a encore taquiné toute la nuit. Le fâcheux est qu'il ne s'est pas contenté de me faire perdre tout ce que je possédais. Mauvergnat, combien ça vaut-il ce matin, quatre mille francs? — Silence dans les rangs? Diable! ce sera cher. — Dites donc, j'ai un gage. Un oncle, riche, octogénaire, célibataire, sans enfants, sans gouvernante, sans autre neveu que moi, sans nièce, à moi tout seul, avare. C'est le dernier. Après lui, je n'aurai plus personne à vous donner.

J'ai bien d'autres oncles par-ci, par-là, mais je ne les compte pas, parce qu'ils ont des enfants. Je n'appelle parents que ceux dont j'hérite. La seule excuse de mes faux parents est de ne pas me rogner l'héritage de mon oncle pour de bon : il est, lui, du côté de mon père, et tout le reste est maternel. Il est donc excellent. Vous va-t-il? Non? Vous ne voulez pas de mon dernier oncle? Avarice garantie! Quelle vertu rédhibitoire lui trouvez-vous donc?

MAUVERGNAT, se retournant.

Et l'héritage de votre tante de Lyon, quand le touchez-vous?

ARMAND, à part.

Aïe!

MAUVERGNAT.

Ah! vous venez m'emprunter! Oui, comme la nouvelle est de ce matin, vous croyez que je ne la sais pas encore. Je la savais avant vous! Et vous me proposez votre oncle! Votre tante aussi était une vraie tante, riche, nonagénaire! célibataire...

ARMAND.

Sans enfants.

MAUVERGNAT.

J'avais l'imbécillité de m'intéresser à sa maladie. Elle est morte. Elle vous avait déshérité!

ARMAND.

Vous êtes cruel, Mauvergnat, de me rappeler une mort qui a été pour moi une vraie perte.

MAUVERGNAT.

Voilà comme vous disiez vrai lorsque vous m'affirmiez qu'elle n'aimait que vous, que son bien serait pour vous, qu'elle n'en distrairait pas un centime. J'ai eu foi dans la loyauté du comte Armand de Bray...

ARMAND.

Et dans les renseignements que vous êtes allé prendre en personne. Vous avez fait le voyage. Vous avez questionné les voisins, les domestiques, le notaire. Tous vous ont répété ce que je vous avais dit.

MAUVERGNAT.

Elle meurt, je me frotte les mains, déshérité! Après ce qu'on m'avait dit, ce n'est pas naturel. Il y a de votre faute. Vous aurez fait quelque chose.

ARMAND.

Je vous jure que je n'ai pas falsifié le testament.

MAUVERGNAT.

Vous prêter! C'est-à-dire que vous allez me rendre. Et tout de suite. Quand je pense qu'en apprenant la mort de votre tante j'ai embrassé mon fils! Vous me devez...

ARMAND.

Pas de chiffres! Je hais l'arithmétique.

MAUVERGNAT.

Quatre-vingt-dix-sept mille francs. Si je les perdais! Oh! je ne les perdrai pas! Quelle est l'honnête aisance qui pourrait résister?

ARMAND.

Vous avez une aisance plus que honnête.

MAUVERGNAT.

Des emprunts accumulés! Il y en a qui remontent à je ne sais combien d'années.

ARMAND.

Il est de fait qu'il y a quelques-unes de mes dettes qui manquent de fraîcheur. Je les rencontrerais dans la rue que je ne les suivrais pas.

MAUVERGNAT.

Monsieur le comte, pouvez-vous me payer?

ARMAND.

Vous êtes impayable.

MAUVERGNAT.

Vous ne pouvez pas vous adresser à votre oncle pour de bon?

ARMAND.

Savez-vous pourquoi je suis son héritier? parce qu'il veut qu'après lui sa fortune aille à quelqu'un qui la ménage et qui l'augmente, à un mortel doué d'une forte économie. J'abuse de ce qu'il vit là-bas seul dans un trou de province pour lui faire accroire que je suis d'une parcimonie sordide. Si vous me voyiez quand je vais le serrer sur mon cœur! J'invente des costumes auxquels vous feriez l'aumône! Je n'y vais que tous les quatre ans, à cause des frais de route. Donc, ayant ce bonheur de penser que son héritier est un ladre, représentez-vous son soubresaut si j'allais lui confier que j'ai mangé tout mon argent, et même un peu du sien. Il ferait comme ma tante, il vous déshériterait. Il serait capable de léguer tout son bien à l'Académie pour fonder un prix d'avarice.

MAUVERGNAT.

Bien. Au revoir — devant les tribunaux.

ARMAND.

Je ne vous savais pas si désireux de fréquenter la justice.

MAUVERGNAT.

Oh! je suis en règle cette fois!

ARMAND.

On me condamnera à vous rembourser. Après? A moins que les juges ne se cotisent pour me fournir les fonds...

MAUVERGNAT.

Je ne vous menacerai pas de faire vendre vos meubles. Je suppose bien qu'ils ne sont pas payés et que le tapissier a son privilége.

ARMAND.

Supposition sévère, mais juste.

MAUVERGNAT.

Mais je publierai votre condamnation dans les journaux, tous mes confrères sauront où vous en êtes, et vous ne trouverez plus à emprunter une pièce de cinq francs

ARMAND.

Mauvergnat, vous n'êtes pas homme à rien faire gratis, même le mal. Que gagneriez-vous à contrister un client?

MAUVERGNAT.

Quand je n'y gagnerais que de me venger!

ARMAND.

Chut, Mauvergnat! ou je perds à l'instant le genre

d'estime que j'ai pour vous. Vous venger, vous! Vous êtes troublé. Là, vrai, je vous rudoie quelquefois, mais au fond vous m'inspirez une sympathie particulière. Vous êtes pour moi quelque chose. Quelque chose de fort, d'imperturbable et d'incorruptible comme le balancier de la Monnaie. Vous êtes même un balancier d'une espèce supérieure, car l'autre ne fait pas d'argent sans argent, et vous battez monnaie avec tout. Seconde supériorité : l'argent qu'il fait, c'est pour tout le monde; celui que vous faites, c'est pour vous. Eh bien, un balancier ne se venge pas. Vous venger! vous mettre en colère! vous interrompre pour sentir! avoir de la passion! Pourquoi pas un cœur? Si vous haïssez aujourd'hui, vous aimerez demain. Alors soyez père, soyez mari, soyez ami, soyez homme. Voyez à quelles conséquences vous vous exposez. Allons, c'est une absence que vous avez eue, qui n'en a pas? Oublions-la, je vous promets de n'en parler à personne. Mauvergnat, mes quatre mille francs.

MAUVERGNAT.

En effet, je plaisantais. Ce n'est pas pour me venger que je vais vous pousser à outrance, c'est pour que, n'ayant plus d'autre moyen de vivre, vous employiez enfin celui que je vous ai indiqué.

ARMAND.

Quel moyen?

MAUVERGNAT.

Ça vous serait si facile! Les femmes adorent les mauvais sujets. De plus, vous êtes comte; il reste des familles qui ont la bonté de tenir au clinquant. De plus, vous êtes encore assez bien.

ARMAND.

Encore?

MAUVERGNAT.

Un peu fatigué, mais de la race, le regard ferme, les dents belles, la jambe bien faite.

ARMAND.

Faut-il que je fasse un temps de galop?

MAUVERGNAT.

Il vous serait donc bien aisé de trouver une fille riche qui...

ARMAND.

Qui m'achèterait?

MAUVERGNAT.

Qui ne vous refuserait pas d'éteindre votre passé. Je vous avais prié de vous marier; mais vous n'avez pas seulement voulu...

ARMAND.

Me mettre dans les *Petites Affiches?*

MAUVERGNAT.

Épouser votre cousine.

ARMAND.

Comment! je n'ai pas voulu?

MAUVERGNAT.

C'était ce qu'il nous fallait. Une dot parfaite! Le colonel Torelly a la plus forte usine de Vaugirard. Beau-père et oncle, il aurait eu deux raisons de payer vos dettes. Et un détail qui compte pour vous autres, mademoiselle Torelly est jolie.

ARMAND.

Tellement que je l'ai demandée, vous savez bien. Par malheur, elle était promise de la veille. A monsieur Berteau.

MAUVERGNAT.

Un petit avocat! Et c'est pour cela que vous vous êtes retiré?

ARMAND.

Nous ne pouvions guère l'épouser tous deux.

MAUVERGNAT.

Vous pouviez, vous, insister, persévérer, concourir, lutter. Elle aurait préféré un comte à un avocat.

ARMAND.

Vous êtes dans les saines doctrines, Mauvergnat. Mais la bourgeoisie est bien gâtée.

MAUVERGNAT.

Je croyais déjà tenir la dot. L'avocat qui me la vole fera bien de ne pas me tomber dans les griffes. Vous savez qu'elle se marie demain?

ARMAND.

Oui, mais il y a d'autres usines. Prêtez-moi ce qu'il me faut, et je vous promets de me marier prochainement. Vous en doutez? Ma parole. Avez-vous une femme là? je l'épouse tout de suite. Vous m'en chercherez une. Vrai, je vous y autorise. Mauvergnat, il s'agit d'un engagement d'honneur, les dettes de jeu sont sérieuses...

MAUVERGNAT.

Pas les autres?

ARMAND.

Les autres aussi. Je serai coulant sur les conditions.

MAUVERGNAT.

Monsieur le comte, vous insisteriez vainement. Je ne compromettrai pas de nouvelles sommes avant d'être rentré dans celles que j'ai eu l'imprudence de risquer sur votre parole.

ARMAND.

Non pas! sur mes billets.

MAUVERGNAT.

Sur votre parole écrite. Ma résolution est prise. Pas un centime jusqu'à ce que vous m'ayez payé.

ARMAND.

C'est bien loin.

MAUVERGNAT, le regardant fixement.

Non. Monsieur le comte, retenez ce que je vais vous dire pour conclure. Je vous jure que vous me payerez. Et voici pourquoi. Parce que je le veux absolument, et qu'alors je ferai pour cela tout ce qui sera nécessaire. Sans exception. Vous disiez tout à l'heure que je n'étais ni mari, ni ami, ni homme. Puisque vous me connaissez, il est inutile que je me masque avec vous. Alors voyez-moi tout à fait, pour bien comprendre l'intérêt que vous avez à régler votre compte de vous-même et le plus promptement possible. Oui, c'est vrai, j'aime l'argent. Cupidité, usure, gratte-liard, sans-cœur, plus qu'honnête, repris de justice, vos marivaudages me glissent sur la peau. Je voudrais les sentir! je les ajouterais à votre total. L'argent! Rien qu'à le gagner, quelle jouissance! quel triomphe, une affaire qui

tourne comme on l'a dirigée, une ruse qui réussit, un piége bien tendu! quelle supériorité sur ceux qu'on force à lâcher la seule chose à quoi les hommes tiennent véritablement! Méprisez mon affection, je le rends aux vôtres. Ah! je ne suis pas père? C'est que vous pensez à mon garçon. A Timothée. Mais j'ai mieux que Timothée, j'ai un fils brillant dans qui je me mire, qui me rapporte au lieu de me coûter, que j'aime donc, mon argent. C'est mon vrai petit. L'autre a sa mère. Je suis père pour celui-là, et rudement. Qu'il soit menacé, et on verra un loup défendre son louveteau! Pour mon argent, pour qu'il ne dépérisse pas, pour qu'il se porte bien, pour qu'il grandisse, je travaille, je passe les nuits, je me prive, et j'en suis content; je ris de maigrir puisque ça l'engraisse; je dîne d'une croûte de pain avec délices; je me grise de verres d'eau; mes orgies sont quand je jeûne! Si je ne m'épargne pas, il est vraisemblable que je n'épargne pas les autres. Devant un bénéfice à faire ou une créance à recouvrer, je ne vois vraiment pas ce qui m'arrêterait. Monsieur le comte, je vous jure que vous me payerez. (A Timothée, qui entre.) Qu'est-ce que tu veux, toi?

SCÈNE II.

LES MÊMES, TIMOTHÉE.

TIMOTHÉE.

Il y a là... (Il salue profondément Armand.)

MAUVERGNAT.

Eh bien, il y a là?...

TIMOTHÉE.

Après que j'aurai salué monsieur le comte de Bray.

ARMAND.

Tiens, mais c'est Timothée! C'est l'autre. Je ne l'avais pas reconnu en entrant.

TIMOTHÉE.

Je vous reconnais bien toujours, moi! Monsieur le comte Armand de Bray! Je vous ai encore vu passer lundi sur le boulevard, en voiture découverte, avec une si jolie... (Mauvergnat le regarde, il se tait.)

ARMAND.

Vous n'êtes donc plus au Temple avec votre mère?

TIMOTHÉE.

Papa n'a pas voulu m'y laisser. Il prétend que j'ai besoin qu'il veille sur moi.

ARMAND.

Que craint-il donc pour vous?

TIMOTHÉE, fièrement.

Les femmes.

ARMAND.

Je conçois.

MAUVERGNAT.

Tu causes!

TIMOTHÉE.

Il y a là une jeune demoiselle avec une dame, mais vieille, et qui a l'air d'une gouvernante. Je n'ai pas voulu les laisser entrer sans savoir si ça ne dérangerait pas monsieur le comte de Bray.

MAUVERGNAT.

Qu'elles entrent. (Sort Timothée.)

ARMAND.

Ça veut dire que je m'en aille? Allons, Mauvergnat...

MAUVERGNAT.

Mon fils vous admire! Voilà ce que vous appelez les enfants.

SCÈNE III.

MAUVERGNAT, ARMAND, GENEVIÈVE, accompagnée d'une gouvernante.

MAUVERGNAT.

Mademoiselle Torelly!

ARMAND.

Ma cousine! (S'inclinant.) Mademoiselle...

GENEVIÈVE, un peu embarrassée.

Monsieur...

MAUVERGNAT, à part.

Celle qu'il laisse se marier demain. (Il lui montre une chaise.)

ARMAND, à part.

Bah! (Allant à elle.) Bonjour, ma cousine. (Il lui tend la main.)

GENEVIÈVE, donnant la sienne.

Bonjour, mon cousin. (A Mauvergnat.) Pardon, monsieur.

MAUVERGNAT, à part.

Ils vont causer. Écoutons. — Pourquoi vient-elle me

défier chez moi? (Il s'assied et fait semblant d'être occupé à des papiers.)

ARMAND, à Geneviève.

Je devrais vous en vouloir.

GENEVIÈVE.

De quoi?

ARMAND.

Quand ce ne serait que de me condamner à une prolongation de l'existence qui me mène!

GENEVIÈVE.

Quelle existence?

ARMAND.

Une existence qui semble agréable aux passants. En hiver Paris, en été les eaux, l'après-midi les courses ou le bois, le soir le ballet nouveau, la nuit les soupers et le jeu...

GENEVIÈVE.

Mais cela vous fait beaucoup de raisons d'être heureux.

ARMAND.

On n'est pas heureux pour beaucoup de raisons, on ne l'est que pour une. Quand on peut mettre tant de choses dans sa vie, c'est qu'elle est vide. La mienne l'est terriblement. Et ce n'est pas ce que je mets dedans qui la remplira. J'en connais des journées qui sonnent creux! Tout s'en va de chez moi; l'argent, ce n'est rien; mais tout, l'activité, l'ambition d'être quelqu'un, la valeur morale. Vous voyez, je n'ai plus même de rancune. Un autre à ma place serait furieux, souhaiterait que votre mariage ne se

fît pas, l'empêcherait. Moi, je vous tends la main. Je ne suis même plus méchant.

GENEVIÈVE.

Ne pas être méchant, c'est être bon.

ARMAND.

C'est ne pas être. Je m'estimerais davantage si j'avais quelque bonne haine. Mais je suis si bas que je vous verrais malheureuse sans m'en réjouir.

GENEVIÈVE, riant.

Ne vous relevez pas.

MAUVERGNAT, la couvant des yeux. A part.

Il me semble que j'entends sonner sa dot dans son rire.

GENEVIÈVE.

Puisque vous n'êtes pas furieux, vous viendrez à ma noce?

ARMAND.

O mon Dieu, oui. — J'espère encore qu'en voyant la chose de près la colère me prendra, que je ressentirai mon injure, que je chercherai querelle à mon rival...

GENEVIÈVE.

Oh! mais alors ne venez pas!

ARMAND.

N'ayez pas peur. Je tâcherai, mais je ne réussirai pas.

GENEVIÈVE.

A la bonne heure! — Maintenant il faut que je me dépêche. (A Mauvergnat.) Monsieur...

ARMAND.

Je vous laisse à vos affaires.

GENEVIÈVE.

Vous ne les gênez pas.

ARMAND.

J'en suis sûr. Mais je n'ai pas déjeuné.

GENEVIÈVE.

A demain, donc.

ARMAND.

A demain, madame. (A Mauvergnat qui le reconduit.) Il ne faut pas que je revienne après déjeuner?

MAUVERGNAT, bas.

Quel besoin avez-vous de vous poser comme un homme fini ?

ARMAND.

Je déprécie votre marchandise ?

MAUVERGNAT.

Si c'est de cette manière que vous cherchez à vous marier !

ARMAND.

Oh ! elle, son emplette est faite.

MAUVERGNAT.

Elle sera faite demain.

ARMAND.

Comment ! est-ce que vous ne renonceriez pas?

MAUVERGNAT.

Je ne renonce jamais.

ARMAND.

Allons donc ! (A part.) N'importe, c'est un prétexte, je reviendrai après déjeuner. (Il sort.)

SCÈNE IV.

MAUVERGNAT, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE.

Monsieur, vous avez dû connaître un peintre nommé Louis Fontenay ?

MAUVERGNAT.

Louis Fontenay ?

GENEVIÈVE.

Qui est mort il y a cinq ou six ans?

MAUVERGNAT.

Il y a cinq ou six ans?

GENEVIÈVE.

Il vous a laissé son portrait ?

MAUVERGNAT.

Son portrait ?

LA GOUVERÑANTE.

Mademoiselle, j'entends une voiture qui s'arrête.

GENEVIÈVE.

Déjà ! Je n'aurai pas le temps. Comment faire? Ah ! (A sa gouvernante.) Je vais m'amuser. (A Mauvergnat.) N'auriez-vous pas une autre pièce où je pourrais passer ?

MAUVERGNAT, montrant la porte de gauche.

Ce cabinet.

GENEVIÈVE.

Entrez, madame Lambert. (A Mauvergnat.) Quand on vous demandera le portrait, ne le vendez pas sans m'avoir parlé. (Elle entre dans le cabinet avec madame Lambert.)

SCÈNE V.

MAUVERGNAT, puis LOUIS BERTEAU et sa MÈRE, puis GENEVIÈVE.

MAUVERGNAT, seul.

Ce portrait-là ? (Il regarde une toile accrochée au-dessus de l'échelle.) Si je l'ai connu, Louis Fontenay ! Je la laissais dire, afin de voir comment il fallait être pour lui. Un gredin qui, en bonne conscience, me redevrait un terme de son loyer ! Sans compter les autres, car il a porté malheur à l'appartement, je n'ai pas pu le louer depuis. Combien ça vaut-il ? La tête n'est pas mal, mais le reste n'est qu'ébauché. Peintre sans célébrité. Ça ne vaut pas cinquante francs. « Ne le vendez pas. » Elle en a donc envie, et une autre personne aussi. Concurrence. Ça vaut cent francs. Sans doute la personne qui est venue jeudi dernier. Pour se disputer son ébauche, il faut que ce soient des parentes. Ça vaut deux cents francs. — On l'aimait donc, le gueux ? Alors je vais l'aimer aussi. (Entrent un jeune homme et une femme encore jeune.) Oui, c'est cette dame. Mais l'autre fois elle était seule.

LOUIS.

Monsieur, vous avez eu pour locataire ici un peintre, monsieur Louis Fontenay?

MAUVERGNAT.

Pour locataire? dites mieux, monsieur, je l'ai eu pour ami.

MADAME BERTEAU.

Vous ne m'aviez pas dit, quand je suis venue...

MAUVERGNAT.

C'est madame qui est venue l'autre semaine? Je ne la reconnaissais pas.

MADAME BERTEAU.

Vous ne m'aviez pas dit que vous eussiez été l'ami de monsieur Fontenay.

MAUVERGNAT.

On ne se livre pas à première vue. On a sa pudeur.

LOUIS.

Il n'était pas heureux?

MAUVERGNAT.

Il aurait mérité de l'être. Nous nous voyions souvent. J'habitais déjà la mansarde où je loge encore avec mon fils. En descendant et en montant, j'entrais. — Vous êtes dans son atelier. Et dans sa chambre. (Montrant l'alcôve.) Son lit était là. Je n'ai pas voulu qu'il fût remplacé dans cet appartement, je n'ai jamais reloué. J'y ai provisoirement mis quelques meubles, et dans le jour j'y reçois mes clients. Ici, il me semble que je suis encore avec lui. N'importe, il m'a laissé bien seul. (Il se mouche. — A part.) Ils croient que c'est difficile, leur sensibilité!

LOUIS.

Vous avez dit à ma mère qu'il était resté votre débiteur. Serais-je indiscret en vous demandant de combien ?

MAUVERGNAT.

Je m'en souviens vaguement.

LOUIS.

A peu près ?

MAUVERGNAT.

De trois cent six francs cinquante-cinq centimes. Il va sans dire que je ne lui compte pas les loyers que j'ai perdus depuis, quoique ce soit par affection. Y compris l'impôt, et avec les intérêts depuis cinq ans, en les proportionnant aux risques, il ne me doit en tout que six cent soixante-quinze francs trente-sept centimes.

LOUIS.

A peu près? — Vous avez conservé son portrait ?

MAUVERGNAT.

Oh ! oui. Tenez, là. La peinture en est excellente ; mais ce qui en fait la valeur pour moi, c'est la ressemblance. Vous pouvez dire que vous le voyez.

LOUIS.

Ce portrait, vous ne le céderiez pas ?

MAUVERGNAT.

Le portrait d'un ami? Je ne peux pas le regarder sans être ému. Tant que je l'ai, Louis n'est pas tout à fait mort pour moi. Au bas mot, trois cents francs.

LOUIS.

Trois cents francs ! Je vous en donne...

MAUVERGNAT.

Oh ! impossible d'en rabattre un centime. Et il faut que l'année ait été bien mauvaise pour que je me résigne à me dépouiller de mon ami.

LOUIS.

Vous ne m'entendez pas. Je dis que ce n'est pas assez cher.

MAUVERGNAT.

J'ai bien dit quatre cents francs ?

LOUIS, souriant.

Ce n'est pas assez cher, quatre cents francs.

MAUVERGNAT.

J'espère que vous n'êtes pas venu pour vous moquer de moi. Puisque mes prix ne vous vont pas, dites le vôtre.

LOUIS.

Six cent soixante quinze francs trente-sept centimes.

MAUVERGNAT, à part.

Le chiffre de ma créance.

LOUIS.

Voici l'argent.

MAUVERGNAT.

Alors, je vois que vous l'aimez bien aussi. Je vais vous le décrocher. (Il court à l'échelle et va pour décrocher la toile. Geneviève sort du cabinet et le tire par le pan de sa redingote. Le paravent la cache à madame Berteau et à Louis.) C'est-à-dire, attendez.

GENEVIÈVE, bas à Mauvergnat.

Sept cents.

MAUVERGNAT, par-dessus le paravent.

J'ai là quelqu'un qui m'en offre sept cents francs.

LOUIS.

Quelle folie! Mais pour une trentaine de francs... Sept cent dix. Cette fois, je prends.

GENEVIÈVE, bas.

Sept cent vingt.

MAUVERGNAT.

On a dit sept cent vingt.

LOUIS.

Vous croyez que je vous fais une plaisanterie, et alors vous m'en faites une autre.

MAUVERGNAT, toujours sur l'échelle.

Je vous affirme qu'on m'en donne sept cent vingt francs.

LOUIS.

Voyons, sept cent trente, et finissons.

GENEVIÈVE, à Mauvergnat.

Sept cent quarante.

MAUVERGNAT.

Sept cent quarante.

LOUIS.

C'est absurde! Il n'y a personne!

MAUVERGNAT.

Vous n'enchérissez pas?

LOUIS.

S'il y a quelqu'un, qu'il se montre!

MAUVERGNAT.

Refus.

LOUIS.

Eh bien, j'y vais, moi! (Il vient vers la gauche. Geneviève se hâte de rentrer dans le cabinet.)

MAUVERGNAT, descendant de l'échelle.

Défense.

LOUIS, revenant à sa mère.

Il n'y a personne.

MADAME BERTEAU.

Renonçons-y. (Geneviève reparaît derrière le paravent.)

LOUIS, à Mauvergnat.

Vous avez cru que nous tenions absolument à ce portrait. Comme je vous en ai offert deux fois plus que vous n'en demandiez, vous avez dû en conclure que nous le voulions à n'importe quel prix. Mais, sans entrer dans d'autres explications avec vous, voici ce que c'est. Je me marie demain...

MAUVERGNAT, à part.

C'est l'avocat!

LOUIS, regardant sa mère.

Alors ma mère a cherché quel cadeau pouvait m'être le plus précieux : elle m'a donné une bonne action à faire. Monsieur Louis Fontenay était un parent à nous qui avait quitté la France quand j'étais tout enfant, sans qu'on sût pourquoi, et dont on n'avait pas retrouvé la trace. C'est seulement l'autre semaine que ma mère, venue ici par hasard pour vous acheter des bijoux anciens, a vu ce portrait et a su de vous le retour de notre parent et le

dénûment de ses dernières années. Elle a voulu me réserver de payer sa dette. Je l'aurais acquittée, et j'aurais ensuite acheté le portrait. Mais, à vous parler franchement, j'ai trouvé que le taux de vos intérêts était un peu élevé, et qu'en ne le discutant pas je payais le portrait aussi. C'est pourquoi je l'ai évalué précisément au chiffre de la dette. J'ai dit sept cent trente francs, je ne m'en dédis pas; mais vous comprenez maintenant que je n'irai pas au-delà.

MAUVERGNAT.

Nous sommes à sept cent quarante.

LOUIS.

Puisque vous ne voulez pas... (Il va pour sortir.)

MAUVERGNAT.

Sept cent quarante. Personne ne dit plus rien? Je vais adjuger. Une fois, deux fois...

LOUIS.

Mais c'est insensé! Vous ne retrouverez pas cette occasion.

MAUVERGNAT.

Sept cent quarante. Personne n'en veut plus? Pour la dernière fois, c'est non?

GENEVIÈVE, se montrant.

Adjugé!

LOUIS.

Vous ici!

MADAME BERTEAU.

Geneviève!

GENEVIÈVE.

Oui, Geneviève. (Elle tend son front à madame Berteau, qui l'embrasse.) Oui, moi ici. Il n'y a personne! c'est absurde! Je riais bien derrière la porte.

LOUIS.

Mais comment étiez-vous là?

GENEVIÈVE.

Ne m'aviez-vous pas dit hier soir ce que vous feriez ce matin? Et vous n'aviez pas eu seulement l'idée de m'y inviter! Vous avez une bonne action, et vous ne m'en donnez pas la moitié! Si vous croyez que je vous laisserai faire le bien sans moi! Le mal, je n'en suis pas; vous pourrez garder vos crimes pour vous tout seul. J'ai voulu vous punir. Mon oncle Eugène m'avait donné deux mille francs pour en faire ce qu'il me plairait. J'en ai déjà fait cela. Vous êtes arrivé un peu trop tôt, mon intention était d'acheter le portrait et de l'emporter. Vous ne l'auriez plus trouvé, et vous ne l'auriez plus revu que chez vous, ce soir. Vous n'auriez jamais deviné comment il y était venu.

LOUIS.

Oh! que oui.

GENEVIÈVE.

Vous êtes entré au moment où je commençais, et vous m'avez fait concurrence. Heureusement que vous ne vous êtes pas entêté, vous m'auriez ruinée. J'étais résolue à enchérir toujours.

MAUVERGNAT, à part.

Si j'avais su!

MADAME BERTEAU.

Chers enfants!

GENEVIÈVE, à Louis.

Me pardonnez-vous ma méchanceté?

LOUIS.

Comme je vous aime!

GENEVIÈVE.

Ce n'est pas ça que je vous demande. — Voyons, il s'agit de payer.

LOUIS, prenant son porte-monnaie.

C'est moi qui vais...

GENEVIÈVE.

Non pas, monsieur; le payement m'appartient. Tenez, je suis moins égoïste que vous, et je consens à partager. Nous payerons chacun moitié.

LOUIS.

Chère femme!

GENEVIÈVE, donnant un billet à Mauvergnat.

Surtout, monsieur, ne le favorisez pas. Qu'il ne paye pas un sou de plus que sa part.

MAUVERGNAT.

Voici votre monnaie.

GENEVIÈVE.

Merci.

MAUVERGNAT, à Louis.

Et voici la vôtre. — Puisque c'était votre parent...

MADAME BERTEAU.

Partons. (Geneviève va vers le cabinet pour appeler madame Lambert. Louis la suit.)

MAUVERGNAT, à madame Berteau.

Et le portrait?

MADAME BERTEAU.

Vous nous l'enverrez.

MAUVERGNAT, lui présentant un registre.

Madame voudrait-elle écrire son adresse? (Pendant qu'elle écrit.) Puisque c'était votre parent, je dois avoir encore une espèce de sachet où il y a des chiffons, un bout de dentelle, une boucle de cheveux, des bêtises...

MADAME BERTEAU.

Mais vous m'aviez dit n'avoir plus que ce portrait?

MAUVERGNAT.

Vous ne m'aviez pas dit que vous fussiez sa parente. Vous aviez eu l'air de m'écouter à peine. — Ce sachet, il m'avait prié de le brûler...

MADAME BERTEAU.

De le brûler?

MAUVERGNAT.

Oui, mais je l'ai conservé. Pourquoi brûler? Voulez-vous que je vous le montre?

MADAME BERTEAU.

Non! Nous reviendrons. Mais nous sommes pressés. Louis, tu sais que tu as rendez-vous à onze heures.

GENEVIÈVE, à Louis.

A onze heures!

LOUIS.

Ah! oui, avec un agent d'affaires qui a cru insolemment que je plaiderais une mauvaise cause pour de gros honoraires. J'ai hâte de lui rendre son dossier!

MAUVERGNAT, à part.

Honnête imbécile!

MADAME BERTEAU.

Viens. (Elle entraîne son fils, et avec lui Geneviève et madame Lambert.)

SCÈNE VI.

MAUVERGNAT, puis MADAME BERTEAU.

MAUVERGNAT, seul.

Elle était bien impatiente d'emmener son monde. Elle a paru inquiète lorsque j'ai parlé du sachet qu'il m'avait dit de brûler. C'est un singulier cadeau de noce qu'un loyer à payer. Il y a du louche là-dedans. Où donc est-il, ce sachet? Ah! ici. (Il va le prendre dans un bahut.) Voyons. (Il l'ouvre.) Rien que les bêtises. Dans la doublure? Il me semble que je sens quelque chose. Un papier! (Rentre madame Berteau.)

MADAME BERTEAU.

Je remonte.

MAUVERGNAT, à part.

Parbleu! s'il y a du louche! (Il cache le sachet sous son paletot.)

MADAME BERTEAU.

J'ai réfléchi qu'ayant ma voiture il est plus simple que j'emporte le portrait.

MAUVERGNAT.

C'est plus simple, effectivement. (Il monte à l'échelle.)

MADAME BERTEAU.

Et puis, mon fils est parti de son côté, et alors j'ai de la place dans la voiture. — Vous avez parlé d'un sachet?

MAUVERGNAT.

D'un sachet?

MADAME BERTEAU.

D'un sachet que vous aviez conservé.

MAUVERGNAT.

Ah! oui. Il est possible que j'aie quelque part un sachet. (Il redescend.) Voici la peinture.

MADAME BERTEAU.

Ce sachet, seriez-vous assez bon pour me le chercher?

MAUVERGNAT.

Certainement. Je vous le chercherai un de ces jours, dès que j'aurai le temps.

MADAME BERTEAU.

Je vous serais obligée de me le chercher tout de suite.

MAUVERGNAT.

Tout de suite? (A part.) Quel appétit! (Haut et brusquement.) Savez-vous, madame, que votre démarche, si honorable pour vous et pour monsieur votre fils, m'a inspiré un soupçon cruel?

MADAME BERTEAU.

Un soupçon?

MAUVERGNAT.

Cruel. Car n'est-il pas douloureux de se dire qu'on a pu avoir pour ami un homme d'une moralité douteuse?

MADAME BERTEAU.

Je ne sais pas de quel ami vous parlez.

MAUVERGNAT.

De Fontenay.

MADAME BERTEAU.

Et vous le soupçonnez?...

MAUVERGNAT.

Dame! pourquoi se cachait-il de sa famille? Je conçois un parent riche qui se cache d'une famille pauvre; mais que, pauvre, il se soit dérobé à des parents riches, qu'il se soit blotti piteusement rue Mouffetard, qu'il y ait vécu — si c'est vivre! — comme il y vivait...

MADAME BERTEAU.

Comment y vivait-il? Oh! dites-le-moi.

MAUVERGNAT.

Comme un criminel. Sombre et bizarre. Jamais un ami. Ne dînant jamais dehors. Il ne sortait que la nuit. Et déguisé. En blouse et en casquette. Je vous laisse à juger le bien que ce mystère-là faisait à son commerce. De peur d'être reconnu à ses tableaux, il les envoyait à l'étranger; — on ne lui en renvoyait pas souvent le prix, naturellement.

MADAME BERTEAU.

Ce qu'il recevait suffisait-il?...

MAUVERGNAT.

A mes termes? Tout juste. Je vous réponds qu'il n'a pas mangé tous les jours! Et sa santé s'en est joliment trouvée! Le voilà malade, bon. Eh bien, il a mieux aimé n'avoir ni médecin ni médicaments...

MADAME BERTEAU.

Il n'en a pas eu? Votre ami?

MAUVERGNAT.

Je suis pour ne pas contrarier les malades. Qu'est-ce donc qu'il dissimulait? Il n'a eu jusqu'à la fin qu'une préoccupation : s'anéantir. Sous toutes les formes. Tenez, ce portrait, il voulait le détruire, j'ai dû le lui arracher. Je vous le demande, comment expliquer autrement que par quelque prudence suspecte cette cachotterie avec des parents qui auraient été heureux de le soigner? car, s'il vous avait avertie de sa maladie, vous seriez certainement venue vous installer à son chevet.

MADAME BERTEAU.

Oh! oui, malgré tout!

MAUVERGNAT, à part.

Malgré tout! c'était son amant. — Voilà pourquoi elle a payé le loyer. (Madame Berteau regarde le portrait avec émotion.) Respectons sa douleur. C'était son amant, qu'est-ce que je peux tirer de là? Mais pourquoi a-t-elle amené son fils? Elle n'a pas l'air d'une femme qui mêlerait son fils à ses aventures. Est-ce que?... Diable! Sondons. (Haut.) Madame, après tout, je ne dis pas que je ne sois pas porté à être sévère pour les autres, l'étant pour moi-même. Mais je ne dois pas incriminer le mobile de Louis,

puisque je l'ignore, quoique j'aie été une fois bien près de le découvrir.

MADAME BERTEAU.

Vous avez découvert?...

MAUVERGNAT.

Je vous ai parlé de ses sorties nocturnes et de son déguisement. Une fois donc, vers deux heures du matin, je me trouvais dans une rue du faubourg Montmartre; je vois un ouvrier planté devant une maison; le fait me frappe, à cause de l'heure et parce qu'il pleuvait à verse. Je regarde cet ouvrier : c'était lui. Je me colle dans l'enfoncement d'une porte, d'où je l'examine. Il avait les yeux fixés sur une fenêtre du premier étage où passait par moments sur le rideau l'ombre d'un jeune homme... (A part.) Elle a tressailli. (Haut.) Un instant après, la fenêtre s'éteignit. Fontenay resta encore un peu, puis s'en alla. Je le suivis sans qu'il s'en aperçût. Il rentra ici.

MADAME BERTEAU.

Eh bien?

MAUVERGNAT.

J'étais intrigué. Ça ne me regardait pas, mais, le lendemain matin, le hasard m'ayant ramené devant la même maison, j'entrai, et je demandai si on le connaissait. Un monsieur qui me reçut au premier étage, et le portier à qui je parlai en descendant, me dirent qu'ils ne savaient pas ce que je leur chantais avec mon Fontenay.

MADAME BERTEAU.

Fontenay! Ah! sans doute.

MAUVERGNAT.

Fontenay? Ce n'était donc pas son vrai nom? Mais, en effet, pour mieux dérober sa piste, il avait dû prendre un nom supposé à son retour en France.

MADAME BERTEAU.

Et vous n'avez pas fait d'autres démarches?

MAUVERGNAT.

Où en aurais-je fait? Je me suis borné à dire à Fontenay... — c'est-à-dire à?... à je ne sais plus qui — que je l'avais vu. Il m'en a paru peu content, et n'est plus jamais ressorti depuis. Il est vrai que sa maladie s'est aggravée presque immédiatement et qu'il n'a plus été bientôt en état d'aller recevoir les averses la nuit. Je ne m'en suis pas inquiété autrement. Vous ne savez pas, vous, ce que pouvait lui être ce jeune homme?

MADAME BERTEAU.

Non.

MAUVERGNAT, à part

Elle a baissé les yeux.

MADAME BERTEAU.

Mais ce sachet que vous deviez me chercher?

MAUVERGNAT.

Il ne lui était rien. Le sachet est dans l'autre pièce. J'y vais. (Il va derrière le paravent, prend le sachet dans son paletot, tâte encore la doublure, la déchire, et en tire un papier plié.) Ah! (Il serre le papier dans sa poche et revient. Madame Berteau, qui est allée à l'alcôve et qui est absorbée dans une contemplation profonde, ne l'entend pas. Mauvergnat la regarde avec un haussement d'épaules.) Si ça n'est pas bête de regretter comme ça un pauvre! (Haut.) Tenez, madame.

MADAME BERTEAU.

Ah!

MAUVERGNAT.

La soie est un peu déchirée, mais elle l'était lorsque j'ai hérité.

MADAME BERTEAU.

Donnez.

MAUVERGNAT.

C'est bien ce que je vous disais. Des objets d'enfant, un petit bonnet, un petit gant...

MADAME BERTEAU, à part.

Oh! cela me fait mal.

MAUVERGNAT, qui a entendu.

Et à moi donc! (S'essuyant les yeux.) C'est vingt-cinq francs.

MADAME BERTEAU.

Vous n'avez plus rien?

MAUVERGNAT.

Oh! pour cette fois, je vous ai tout donné.

MADAME BERTEAU.

Il n'a laissé aucun papier? aucune lettre?

MAUVERGNAT.

Aucune. — Je vais vous faire descendre le portrait. — Timothée! (Entre Timothée.) Prends cette toile et va la mettre dans la voiture de madame. Il y a vingt-cinq francs à recevoir. Tu les remonteras! (Timothée sort.) Merci, madame. J'espère que nous nous reverrons.

MADAME BERTEAU, à part.

Oh! oui, je reviendrai ici! (Elle sort.)

SCÈNE VII.

MAUVERGNAT, puis ARMAND.

MAUVERGNAT, seul.

Oui, certes, il en a laissé, une lettre, et qui ne doit pas être insignifiante, pour avoir été si bien cousue dans la doublure. Lisons-la posément. (Il va s'asseoir à la table, y étale la lettre et s'accoude des deux bras. Dès les premiers mots, sa figure s'éclaire.)

ARMAND, entrant.

Eh bien?

MAUVERGNAT.

Ah! c'est vous? Tout à l'heure! tout à l'heure!

ARMAND.

Qu'a-t-il donc? son visage reluit. Bravo, Mauvergnat!

MAUVERGNAT, à lui-même.

J'avais deviné!

ARMAND.

Que lisez-vous donc là qui vous illumine? Quel effet de soleil! Vous êtes presque beau! Il y a de l'argent dans cette splendeur. Vous êtes en train de saigner quelqu'un. Ah! diable, mais ce doit être moi. C'est un papier que vous allez me faire signer.

MAUVERGNAT.

Non.

ARMAND.

A la bonne heure, car celui-là doit être rude. Où est le mien?

MAUVERGNAT, à lui-même.

Ne nous grisons pas. Rien qu'un nom de baptême pour signature. (Il se lève, et vient à Armand.) Dites donc...

ARMAND.

Est-ce que c'est à vous, ces yeux-là?

MAUVERGNAT.

Vous n'êtes pas lié avec les Berteau, vous?

ARMAND.

Moi? Je n'en connais pas un.

MAUVERGNAT.

Vous ne savez pas qui est-ce qui peut s'appeler Henriette?

ARMAND.

Tout le monde peut s'appeler Henriette.

MAUVERGNAT.

Comment donc s'appelle l'avocat?

ARMAND.

Il ne s'appelle pas Henriette.

MAUVERGNAT.

Est-ce que son nom n'est pas Louis?

ARMAND.

Je crois que oui.

MAUVERGNAT, à lui-même.

Louis! c'est évident! — Mais suis-je bête! quel besoin ai-je de son nom à elle? j'ai de son écriture! (Il court au registre où madame Berteau a écrit son adresse et compare les deux écritures.) La lettre est d'elle!

ARMAND.

Ah çà ! vous êtes magnifique, mais mon baccarat?

MAUVERGNAT, à part.

Qu'est-ce que je vais en faire? Le mari existe-t-il? (A Armand.) Vous le savez !

ARMAND.

Quoi ?

MAUVERGNAT.

Vous avez dû recevoir une double lettre de faire-part. Quels étaient les termes de celle des Berteau?

ARMAND.

Les termes ordinaires : « Madame Henriette Berteau a l'honneur... »

MAUVERGNAT.

Et pas monsieur ?

ARMAND.

Madame toute seule.

MAUVERGNAT, à part.

Elle est veuve. Sans mari, en donnera-t-elle assez? — Vendre à l'avocat? Ça vaudrait mieux. — Du sang-froid. — Il ne sait rien, puisqu'elle l'a emmené. Bien. Il est honnête. Cet avocat qui trouve mauvaise une cause bien payée et insolent un client libéral ! Très-honnête. Bien, bien. Mais... oui ! Ah ! tu es honnête, toi? je t'empoignerai par là ! — Et alors... (Il regarde Armand.) — Et une autre idée ! Mais cette lettre est une mine d'or ! Ah ! bien, oui, la vendre ! (Il l'embrasse furieusement.)

ARMAND.

Oui ou non, me prêtez-vous mes quatre mille francs?

MAUVERGNAT.

Ce ne serait pas assez. Je vous en donne cinq cent mille !

ARMAND.

Comment cela ?

MAUVERGNAT.

C'est mon affaire.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Un petit salon. La porte du fond ouvre sur une pièce de plain-pied avec un perron qui descend à un jardin. On entrevoit des feuillages qui commencent à prendre les tons variés de l'automne.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COLONEL TORELLY, puis LOUIS.

Le colonel va frapper discrètement à la porte de droite.

VOIX A L'INTÉRIEUR.

Qui est là?

LE COLONEL.

Moi.

LA VOIX.

On n'entre pas.

LE COLONEL.

Est-ce bientôt fini?

LA VOIX.

Ce n'est pas commencé.

LE COLONEL.

Ah! (En se retournant, il voit Louis qui entre.) Vous veniez dans la même espérance que moi. Porte close. J'aurais pourtant bien voulu la voir une dernière fois pendant qu'elle est encore ma fille.

LOUIS.

Elle le sera toujours.

LE COLONEL.

Elle ne va même plus porter mon nom !

LOUIS.

Elle viendra, ou vous viendrez, tous les jours.

LE COLONEL.

Oui. Ma fille me fera des visites, et je lui en rendrai. Ah ! vous saurez plus tard ce que c'est que d'élever une fille pour la donner au premier... Pardon, mais vous pouvez bien permettre un mot de regret à celui qui vous donne tout ce qu'il aime au monde. Et, puisque nous sommes seuls, je vous dois une explication.

LOUIS.

Une explication ?

LE COLONEL.

Vous avez dû me trouver bien exigeant et bien chicanier au contrat.

LOUIS.

Mais non.

LE COLONEL.

Si fait. Il m'a fallu la preuve que vous possédiez légalement la moitié de l'héritage de votre père, et j'ai discuté chiffre à chiffre. Je vous ai dit que, si je calculais tant, c'était parce que je voulais à ma fille toutes les facilités et toutes les joies de la vie, et c'était vrai. Je vous ai dit que c'était parce que l'argent c'est l'indépendance et qu'il me convenait que mon gendre fût maître de ne plaider que des causes justes, et c'était

encore vrai. Mais ce qui était plus vrai que tout, c'est que je ne pouvais me résigner à me séparer de ma fille. Quand plus tard la même chose vous arrivera... — Non, ce ne sera pas la même chose. Moi, je n'avais qu'elle. Sa naissance avait tué sa mère. Pauvre femme! elle avait voulu me suivre en Afrique où j'étais alors colonel. Le climat et les changements de garnison l'avaient épuisée. Ça n'aurait pas été meilleur pour l'enfant. Je la ramenai en France, et, ne voulant pas la quitter, je donnai ma démission. C'était un mauvais moyen de lui faire une dot : je me mis dans l'industrie. Son cher sourire me consolait de tout. Mon avancement a été de la voir grandir. Elle m'a connu tout de suite; à un an, elle ne voulait pas marcher, mais je me plaçais à l'autre bout du salon, et elle essayait pour moi. Elle avait sa chambre à côté de la mienne; avant de me coucher, j'y entrais et je la regardais dormir ; je ramenais sa couverture sur ses pauvres petits bras nus, et je restais longtemps penché sur son berceau, m'enivrant de ses doux yeux fermés, de sa bouche entr'ouverte et de sa respiration égale. J'étais souvent bien fatigué de ma journée, et, quand elle me réveillait la nuit, j'étais très-content. Le dimanche, je me levais tard pour qu'on me l'apportât sur mon lit, et nous jouions ensemble. Et puis, elle a parlé. Je faisais tout ce qu'elle voulait, c'était gros comme le poing. Moi qui avais commandé, je vous assure que j'apprenais à obéir. J'étais plus bête qu'une mère! Quelquefois on me cherchait depuis une heure, et on nous trouvait tous les deux dans un coin, habillant une poupée. J'avais des fureurs de l'embrasser; sa nourrice disait que je lui usais la peau et l'appelait mon souffre-caresses. Lorsqu'elle a été grande, je

ne l'ai pas mise en pension, je n'avais pas envie de la voir une fois par semaine. Quand elle était malade... — j'appelais sa mère! Et tout cela, dix-huit ans de vie à deux, de soins éperdus, d'adoration insensée, de terreurs pour une toux, de nuits de torture, de mépris du reste, tout cela pour qu'elle soit heureuse de s'en aller avec un autre et de me laisser seul!

LOUIS.

Seul! Vous n'aviez qu'une fille, maintenant vous aurez aussi un fils.

LE COLONEL.

Je n'aurai plus personne. Ah! vous faites bien d'être un brave garçon, intelligent, irréprochable, bien né — et riche! car, si vous m'aviez laissé un prétexte — oui, un prétexte — pour vous refuser, je ne l'aurais pas manqué. — C'est égal, vous aurez la femme, mais moi, j'ai eu l'enfant et la jeune fille! — Ah! pourquoi fait-on entrer ici? J'avais dit pourtant...

SCÈNE II.

LOUIS, LE COLONEL, TRICOCHE, puis GASTON, puis MADAME TRICOCHE.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Tricoche.

TRICOCHE.

Bonjour, colonel.

LE COLONEL.

Et ma cousine?

TRICOCHE.

Oh ! elle est là. Mais elle a rencontré un miroir. Elle en a pour une heure. Elle appelle ça un coup de peigne.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Gaston Aubry.

LOUIS, allant à Gaston.

Bonjour, Gaston.

GASTON.

Bonjour, Louis.

LOUIS, présentant Gaston au colonel.

Mon cousin Gaston.

LE COLONEL.

Monsieur, Louis m'a parlé de vous plusieurs fois de manière à me faire désirer votre amitié. Mon cousin Tricoche, je vous présente mon gendre.

TRICOCHE.

Ah ! oui, les présentations. Vous allez en avoir à faire aujourd'hui ! Et moi, je dois répondre : Monsieur, je me félicite... — Vous m'exemptez du compliment ?

LOUIS.

Parfaitement.

TRICOCHE.

Ces jours-là, moi, je n'en fais qu'au père. C'est un beau moment pour le père. N'est-ce pas, mon cousin ?

LE COLONEL.

Mais oui.

TRICOCHE.

Quand on a, depuis dix-huit ans, une fille sur les bras, on a bien mérité de la repasser à un autre.

GASTON, bas à Louis.

Il est bon, le cousin de ton beau-père.

TRICOCHE.

Moi, ma fille n'a pas cinq ans, et je voudrais qu'elle fût déjà mariée. — Et Geneviève, où est-elle ?

LE COLONEL.

Elle achève de s'habiller.

TRICOCHE.

Ah! oui, le coup de peigne. (A Louis.) Vous connaîtrez ça. Oh ! le mariage! Mais ce n'est pas aux pères à en dire du mal.

MADAME TRICOCHE, entrant.

Qui est-ce qui dit du mal du mariage?

LE COLONEL, allant au-devant d'elle.

Ma cousine...

MADAME TRICOCHE.

Bonjour, mon cousin. (Elle l'embrasse.)

LE COLONEL, lui présentant Louis.

Mon gendre.

MADAME TRICOCHE, à Louis.

Embrassez-moi donc, mon cousin. (Elle l'embrasse. A Tricoche.) Je le trouve charmant.

TRICOCHE.

Déjà!

LE COLONEL.

Et vous, ma cousine, êtes-vous d'avis qu'on a tort de se marier?

MADAME TRICOCHE.

Qui donc est de cet avis-là?

TRICOCHE.

Moi.

MADAME TRICOCHE.

C'est galant. Je serai plus polie que vous : j'adore le mariage.

TRICOCHE.

Moi, je le déteste.

MADAME TRICOCHE.

C'est que vous ne savez pas vous en servir.

TRICOCHE.

Vous savez donc vous en servir, vous?

MADAME TRICOCHE.

Qu'entendez-vous par là?

TRICOCHE.

Ce qui me déplaît.

GASTON, bas à Louis.

L'a-t-on compté dans la dot?

LOUIS, bas.

Non. — J'attends Geneviève ici. Rends-moi le service de les emmener dans le jardin.

GASTON.

Colonel, vous avez là un parc splendide.

LE COLONEL.

Il y a quelques beaux arbres. Si on veut y faire un tour?

GASTON.

Volontiers.

LE COLONEL.

Ma cousine?...

MADAME TRICOCHE.

Certainement. (Elle lui prend le bras. A Louis.) Mon cousin en est?

LOUIS.

Mais...

MADAME TRICOCHE.

Oh! venez. Vous nous êtes nécessaire.

LOUIS, bas à Gaston.

Je les quitterai au premier tournant. (Haut.) Trop heureux, madame...

MADAME TRICOCHE.

Appelez-moi ma cousine. (Au colonel.) Il est très-bien, ce jeune homme! (Elle sort avec le colonel et Louis.)

GASTON, à Tricoche.

Venez-vous voir les beaux arbres?

TRICOCHE.

Je ne suis pas nécessaire, moi.

GASTON.

Vous seriez seulement agréable...

TRICOCHE.

Si je croyais l'être, je n'irais pas. Venez.

GASTON, à part.

Ce mari a dû souffrir. (Ils sortent. — Entre mademoiselle Gertrude.)

SCÈNE III.

MADEMOISELLE GERTRUDE, puis MAUVERGNAT.

MADEMOISELLE GERTRUDE.

On me disait que monsieur Torelly et son gendre étaient ici avec du monde qui leur était déjà venu. Peut-être sont-ils partis en m'apercevant. Les riches n'ont pas à s'embarrasser d'être polis. (Entrouvrant la porte du fond.) Oui, les voilà qui vont promener leur monde. Ils se trompent s'ils croient que je resterai seule ici. Je vais... Mais on vient. (Elle referme la porte et s'assied. Entre Mauvergnat avec un domestique.)

MAUVERGNAT, bas au domestique.

C'est la sœur de feu monsieur Berteau, le père du marié?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

MAUVERGNAT.

Vous dites qu'il n'en avait pas d'autre, ni de frère?

LE DOMESTIQUE.

C'est elle qui l'a dit hier à table.

MAUVERGNAT.

Et elle n'est pas mariée?

LE DOMESTIQUE.

Oh! non, monsieur. Ils l'appellent mademoiselle Gertrude.

MAUVERGNAT.

Merci. Allez. (Le domestique sort.) J'ai eu, ma foi, une véritable idée, de mettre un habit et des gants. Les domestiques me croient de la noce et me laissent circuler dans la maison. — D'abord, l'argent. Si j'avais le malheur que la fortune fût du chef de la mère? Alors, rien de possible. — Comment l'aborder, celle-là? Lèvres minces, regard mal baissé; envieuse. (Haut.) C'est un bien beau jour, n'est-ce pas, madame?

MADEMOISELLE GERTRUDE, modeste.

Mademoiselle seulement.

MAUVERGNAT, à part.

Sourire sans conviction. (Galant.) C'est donc que vous l'avez voulu?

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Oh! monsieur, je n'ai jamais été belle. Et d'ailleurs, ce n'est pas la beauté qu'on épouse.

MAUVERGNAT.

C'est la dot. Il est vrai qu'on ne connaît plus que l'argent. C'est une pitié. Les plus solides mérites, la vertu, la douceur, l'acharnement au travail, ne sont pas ce qu'on aime dans l'être auquel on s'associe pourtant à perpétuité.

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Monsieur est célibataire?

MAUVERGNAT.

Je l'ai été. — Oh! la richesse, quelle injustice! L'un

meurt de faim, pendant que l'autre crève d'indigestion. Et souvent dans la même famille! Je vous disais tout à l'heure que c'était aujourd'hui un bien beau jour; j'employais une formule amèrement ironique. C'est au contraire le jour où la famille se réunit et se compare, où les disgraciés sont admis à la contemplation des privilégiés, où ils peuvent admirer le luxe des autres, les bracelets des autres, les diamants des autres, où l'on jouit du bonheur des siens.

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Je ne suis pas comme vous. Je ne souffre pas de la félicité de mes proches. On peut tout supporter quand on a de la religion.

MAUVERGNAT.

A qui le dites-vous? Mais il en faut beaucoup.

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Dieu m'a fait la grâce d'être incapable d'envie. Ainsi, je suis la sœur de feu monsieur Berteau; je vois donc mon neveu se marier tout jeune, quand sa tante n'est pas encore mariée; j'ai vu ma belle-sœur avoir le mariage, la capitale, les spectacles, les carrosses, tandis que moi je me crottais en province. Car j'habite Lisieux. J'avais eu l'imprudence de dire une fois que la ville me plaisait: mon frère m'y avait vite acheté une maison. Eh bien, je pardonne sincèrement à ma belle-sœur d'avoir pris tout pour elle et pour son fils. Il est vrai que ce n'est guère sa faute et que je serais injuste si je lui reprochais d'avoir rien fait pour accaparer la tendresse de mon frère. Elle n'affectait pas de l'aimer éperdûment. Avec lui, elle était plutôt résistante et triste. On ne pouvait toujours pas l'accuser de

fausseté. Oh! je ne veux pas dire qu'on pût l'accuser d'autre chose. Sérieusement, je n'ai jamais eu de preuve. Il est vrai qu'on me maintenait à Lisieux. Il y en avait qui disaient que c'était elle qui m'avait fait donner la maison. Une chose certaine, c'est que toute la passion était du côté de monsieur Berteau. Mais que voulez-vous? lorsque je lui disais : « Ta femme ne t'aime pas, » car enfin c'était mon frère et je devais l'éclairer, n'est-ce pas? « je t'assure que ta femme ne t'aime pas! » c'était contre moi qu'il se fâchait. Oh! les maris! Et comme ils choisissent leurs femmes! C'est donc au mari plutôt qu'à la femme que j'aurais à m'en prendre si j'étais capable d'un mauvais sentiment, mais je le suis si peu que je ne hais pas même mon frère.

MAUVERGNAT.

Votre frère est impardonnable de ne s'être pas mieux conduit à votre égard, s'il a pu agir autrement.

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Qu'est-ce qui l'en aurait empêché?

MAUVERGNAT.

Sa fortune lui venait peut-être de sa femme?

MADEMOISELLE GERTRUDE.

De sa femme? elle ne lui avait pas apporté un sou!

MAUVERGNAT.

Vrai?

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Elle avait trouvé moyen, elle, de se marier sans dot!

MAUVERGNAT.

Sans dot, oui, mais elle pourrait n'avoir pas été dotée et avoir hérité après le mariage.

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Pas plus d'héritage que de dot!

MAUVERGNAT, à part.

C'est mieux que je n'espérais. — Si maintenant l'avocat est ce que je crois...

MADEMOISELLE GERTRUDE.

C'est mon frère qui a gagné tout ce qu'ils ont, elle et son fils. Par des achats de terrains dont le hasard a décuplé la valeur. Sans qu'il ait eu besoin d'employer son intelligence...

MAUVERGNAT, l'interrompant.

Comme on écrit l'histoire! Voilà une mère et un fils qui vous ont spoliée, — oh! votre piété peut adoucir les expressions, mais elle ne change pas les faits, — qui vous ont spoliée, et dont on m'avait fait deux modèles de désintéressement.

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Ah! on vous aura raconté?... C'est vrai, la sœur de celui qui a gagné tout reçoit l'aumône de l'étrangère. Mon frère me faisait une pension de deux mille francs, de quoi vivre dans ma petite ville, avec des goûts modestes et de l'économie, mais c'était aimable à lui puisqu'il aurait pu me laisser absolument sans pain. Moi, je ne trouvais pas le chiffre honteux, mais sa veuve a pensé différemment, et me l'a triplé.

MAUVERGNAT.

C'est surtout du fils qu'on m'avait cité...

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Son mariage manqué?

MAUVERGNAT.

Quel mariage?

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Une fille bien autrement jolie que celle d'aujourd'hui, — est-ce qu'elle vous plaît à vous, leur Geneviève? (Mauvergnat fait un geste de pitié.) — et dotée du double! qu'on lui aurait offerte, et qu'il n'aurait même pas voulu voir, sous prétexte que le père s'était enrichi dans des spéculations un peu troubles.

MAUVERGNAT.

Peut-être aimait-il déjà mademoiselle Torelly?

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Il ne la connaissait pas encore.

MAUVERGNAT, à part.

C'est mon homme! A présent, je peux agir.

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Voilà ce qu'on raconte. Vous en croirez ce que vous pourrez.

MAUVERGNAT, à part.

Commençons par elle. (Haut.) Mademoiselle, je sens si vivement la spoliation dont vous souffrez — que je prétends y mettre un terme.

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Qu'est-ce que vous dites?

MAUVERGNAT.

Ce n'est ni le lieu ni l'instant d'entrer dans les détails de mon opération. Sachez seulement que je trouverai

peut-être un moyen de vous rendre l'héritage de votre frère.

MADEMOISELLE GERTRUDE, à part.

Est-ce un fou?

MAUVERGNAT.

Vous vous demandez si j'ai ma raison. Oh! je le vois dans vos beaux yeux. Je vais vous prouver que je l'ai tout entière : — Combien me donneriez-vous?

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Comment voulez-vous que je croie?...

MAUVERGNAT.

Ne croyez pas. Alors vous ne risquerez rien en me signant un petit acte destiné à m'assurer un morceau d'un bénéfice que je produirais à moi seul. Oh! je ne suis pas gourmand. Je n'accepterai que le tiers.

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Deux cent mille francs!

MAUVERGNAT.

Ah! vous commencez à croire, puisque vous êtes déjà ingrate! Pas si vite, le service n'est pas encore rendu. — Deux cent mille francs, si j'obtiens le tout. Si, comme c'est plus probable, je n'extrais que moitié, cent mille seulement. Si, comme c'est possible, je reviens les mains vides, zéro. Et je n'en aurai pas moins fait des démarches qui peuvent me précipiter dans une multitude d'ennuis. — Si j'ai deux cent mille francs, vous en aurez quatre cent mille, — et eux n'auront plus un liard.

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Je serai certainement heureuse de leur faire l'aumône à mon tour.

MAUVERGNAT.

Vous êtes un ange. — Voici mon adresse. Je vous attendrai ce soir.

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Ce soir, je ne serai pas libre. Il y aura ici le bal de noce.

MAUVERGNAT.

Je ne vous attendrai que dans le cas où il n'y aurait pas de bal et où il n'y aurait pas eu de noce.

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Vous dites?...

MAUVERGNAT.

Je dis que probablement la première personne de votre famille qui se mariera ne sera pas votre neveu. (A part.) Elle est fascinée. — Tiens! mais celui qui la demanderait, oui, en mariage, pendant qu'elle n'a encore rien... Suis-je bête! j'ai ma femme. En voilà une qui m'aura gêné. (Haut.) A ce soir. Pouvez-vous me dire où il est, votre neveu?

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Dans leur parc.

MAUVERGNAT.

Voudriez-vous m'y conduire?

MADEMOISELLE GERTRUDE.

C'est que, si vous avez, en effet, le dessein de troubler le mariage...

MAUVERGNAT.

Je comprends. Vous ne vous souciez pas de paraître mêlée à une entreprise contre...

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Contre des parents que j'aime.

MAUVERGNAT.

Et qui vous pensionnent. Vous avez raison, je n'aurais qu'à ne pas réussir. Mettez-moi seulement dans le chemin.

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Pourvu que, si vous portez à mon neveu, comme je le crains, une mauvaise nouvelle, vous la lui adoucissiez autant que possible. Quoi que vous disiez, je l'aime de tout mon cœur.

MAUVERGNAT.

Je n'ai pas dit autre chose.

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Par ici. (Louis entre, les voit, et attend qu'ils soient sortis. Puis il va frapper à la porte de droite.)

SCÈNE IV.

LOUIS, GENEVIÈVE.

LOUIS.

Je suis seul! (La porte s'ouvre. Geneviève entre, en mariée, moins le voile et le bouquet.)

GENEVIÈVE.

Je manque mon effet en me montrant sans être terminée, mais je vous verrai plus tôt. Votre mère et ma tante

Eugène sont dans de graves débats. Il y a doute sur le point précis où il faut faire descendre mon voile! Moi, j'ai dit : Demandons une consultation à monsieur l'avocat. Je viens vous chercher. Mais nous avons un moment à nous; on remet un peu d'ordre dans ma chambre, et j'ai recommandé qu'on ne se dépêchât pas.

LOUIS.

Geneviève, m'aimez-vous?

GENEVIÈVE.

Louis!

LOUIS.

Oh! rassurez-moi. J'ai peur.

GENEVIÈVE.

De quoi?

LOUIS.

De mon bonheur. Je suis trop heureux. Ce rêve qui emplissait mes jours et qui troublait mes nuits, je le touche, je le tiens! Mon nom va être le vôtre! Vous l'acceptez! vous vous en contentez! Ah! pourquoi ne l'ai-je pas illustré! pourquoi suis-je un pauvre garçon obscur et insignifiant, quand vous mériteriez toutes les gloires! Je me sens indigne de vous, et je m'inquiète. Il me semble que ce n'est pas vrai, que ce n'est pas possible, que je vais me réveiller, que vous allez dire non. Vous direz oui, n'est-ce pas?

GENEVIÈVE.

Cher ami!

LOUIS.

Rassurez-moi. Je vous jure que j'en ai besoin. C'est bien vrai, dites, que vous me prenez pour mari?

GENEVIÈVE.

Oui, oui, oui, oui, oui! Y en a-t-il assez de oui?

LOUIS, souriant.

Gardez-en un pour tout à l'heure.

GENEVIÈVE.

Votre nom, j'en suis fière, il sera célèbre. Oui, j'en réponds, je vous ai entendu. N'étais-je pas là le jour où vous avez sauvé cette pauvre vieille femme accusée d'un meurtre qu'elle n'avait pas commis? Tout était contre elle. Elle-même, accablée par l'évidence, se défendait mal. Vous vous êtes levé. Dès vos premiers mots j'ai été soulagée. A mesure que vous parliez, l'innocence de l'accusée apparaissait. Je n'osais pas vous regarder toujours; de temps en temps, je la regardais, elle, et je voyais sur son visage flétri le reflet de vos paroles; son front s'éclairait; elle relevait la tête; vous la ressuscitiez! C'est beau, l'éloquence! L'acquittement était déjà dans toutes les consciences, le regard de la pauvre femme vous bénissait, la foule n'a pu se retenir et vous a applaudi. Alors le président a menacé de faire sortir tout le monde. C'eût été bien injuste, surtout pour moi, car je n'avais pas applaudi, puisque je pleurais. Louis, je vous admire. Oh! je suis ta femme, va!

LOUIS.

Je n'aurai pas assez de toujours pour t'aimer!

GENEVIÈVE.

Eh bien, vous ai-je rassuré?

LOUIS.

Merci.

GENEVIÈVE.

En revanche, vous allez me promettre une chose. Non, deux choses.

LOUIS.

Dix mille.

GENEVIÈVE.

Non, deux. La première est que, dès demain, vous irez à vos affaires, à vos amis. Dès demain, entendez-vous. Je veux que vous soyez dès le commencement ce que vous serez plus tard, parce que, si vous interrompiez vos habitudes les premiers temps, le jour où vous les reprendriez, je croirais que vous ne m'aimez plus.

LOUIS.

Vous, ma femme!

GENEVIÈVE.

Oh! mais il faut m'écouter. Ma seconde exigence, — je vais vous faire rire, — c'est que vous appreniez à danser.

LOUIS.

Il est de fait que je ne dois pas danser très-bien.

GENEVIÈVE.

Vous ne dansez pas du tout! Mais ce n'est pas pour cela que je désire que vous appreniez.

LOUIS.

Pourquoi est-ce donc?

GENEVIÈVE.

Savez-vous à quoi je vous ai remarqué la première fois? A votre manière de danser. C'était il y a un an, au

bal de l'ambassade turque. Vous étiez venu m'inviter. Ce n'était pas là le difficile.

LOUIS.

Oh! si, c'était là le difficile.

GENEVIÈVE.

Alors l'impossible était la contredanse.

LOUIS.

C'était mon début. Mais je n'avais pu résister au désir de vous parler et de vous toucher la main.

GENEVIÈVE.

Vous mêliez toutes les figures. Nos vis-à-vis chuchotaient un peu. Mais moi, je me disais qu'évidemment vous ne dansiez pas pour la danse. Je n'ai pu m'empêcher de faire attention à vous; je vous ai écouté autrement que les autres, vous parliez autrement aussi, et... Voilà pourquoi je vous demande de prendre des leçons. Je serais jalouse si vous dansiez mal avec une autre.

LOUIS.

Parle-moi encore. Quand tu me parles, il me semble que le malheur n'existe pas.

GENEVIÈVE.

Vous êtes encore inquiet? Mon histoire de danse ne vous fait pas rire? Je ne vous la disais cependant que pour cela; car moi-même, au fond, je suis un peu émue. C'est plutôt moi qui aurais besoin d'être rassurée. Pas contre vous. Contre quoi? je l'ignore; j'ai un vague tremblement de joie et de terreur. Je suis très-heureuse, et pour un rien je pleurerais. Ce n'est sans doute que l'impression du changement de mon existence. Mais vous, je vais vous

tranquilliser tout à fait. Louis, je vais vous dire une chose que je vous avais gardée pour aujourd'hui. Vous savez ce que mon père a été pour moi. Un père et une mère. Eh bien, en le voyant si tendre, si dévoué, si uniquement occupé de moi, j'avais eu une idée. Je m'étais dit que je le payerais de tous ses sacrifices, et que, puisqu'il n'avait que moi, je ne serais qu'à lui. Ma résolution était prise de ne jamais me marier. Je ne le lui avais pas dit, ni à personne, parce qu'il n'aurait pas accepté. Au contraire, je disais toujours que je me marierais lorsque je trouverais quelqu'un qui me plairait. Seulement ceux qu'on me proposait ne me plaisaient jamais. Mon père n'avait aucun soupçon. Dès qu'il se présentait un parti, il m'en parlait, il m'en démontrait les avantages, il insistait, quelquefois même il se fâchait. Brave père! Mais je voyais bien qu'il sortait plus content qu'il n'était entré. Et moi, si vous m'aviez vue rire de ma malice! Mais un jour, celui que mon père m'a proposé, ç'a été vous. Allez, vous n'avez pas à craindre que je dise non aujourd'hui, puisque je n'ai pas pu le dire ce jour-là!

LOUIS.

Tiens! je t'aime! Pourquoi ne puis-je rien pour toi que t'aimer? Beau mérite! Tout le monde en ferait bien autant. Je te voudrais pauvre, sans famille, abandonnée, pour me prosterner à tes pieds! Ma femme!

GENEVIÈVE.

Mon mari! (Ils se regardent avec enivrement, sans se parler, les mains dans les mains. Entre Armand. Geneviève retire ses mains.) Quelqu'un.

ARMAND.

Pardon, j'arrive mal.

GENEVIÈVE.

Non, mais on nous attend pour mon voile. Venez-vous, Louis? Excusez-nous, mon cousin. Je n'emmène monsieur que pour un instant. Il revient tout de suite vous tenir compagnie. (Louis et Geneviève sortent.)

SCÈNE V.

ARMAND, puis MAUVERGNAT.

ARMAND, seul.

C'est bien fait! Ça m'apprendra à rêver des folies! Sur le mot de Mauvergnat : « Je ne renonce jamais, » et sur son explosion triomphante après avoir vu ma cousine, n'étais-je pas allé m'imaginer que son demi-million était celui de... O candeur d'un autre âge! La veille de la noce! Allons, ma cousine sera — ma cousine. Eh bien, vrai, j'en suis agacé. Je ne sais pas si c'est parce que je viens de la voir dans les bras d'un autre, mais je me sens tout près d'être amoureux d'elle. Sa confusion ajoutait à sa beauté. Si je n'avais pas peur d'être ridicule... (Entre Mauvergnat.) Mauvergnat! Mais alors...

MAUVERGNAT.

On me disait que l'avocat était ici.

ARMAND.

Il va revenir.

MAUVERGNAT.

Vous en êtes sûr?

ARMAND.

Dans un instant. Dites donc, Mauvergnat, est-ce que les cinq cent mille francs dont vous m'avez parlé hier seraient...

MAUVERGNAT.

Ceux de votre cousine? Oui.

ARMAND.

C'est sérieux?

MAUVERGNAT.

Je ne plaisante jamais avec l'argent.

ARMAND.

Et vous venez pour?... Je suis heureux de découvrir que vous pouvez avoir des illusions. Si vous les aviez vus tout à l'heure, elle et lui!

MAUVERGNAT.

J'ai passé la nuit à méditer mon plan. Ce matin, vous serez débarrassé de l'avocat; ce soir, vous serez accepté.

ARMAND.

Vous êtes étonnant; mais je vous préviens que je n'en crois pas un mot.

MAUVERGNAT.

Puisque je vous ai rencontré, vous allez me servir.

ARMAND.

Vous servir? Ordonnez, Mauvergnat.

MAUVERGNAT.

Quand l'avocat va être venu, il sera bon qu'on ne nous dérange pas. Vous qui êtes de la famille, vous pouvez dire aux domestiques de n'introduire personne.

ARMAND.

Je peux même faire le guet.

MAUVERGNAT.

Oui.

ARMAND.

Et siffler, s'il passe des sergents de ville? Ah çà! Mauvergnat, qu'est-ce que vous tramez?

MAUVERGNAT.

Il est inutile que vous le sachiez.

ARMAND.

Il y a sans doute indiscrétion de ma part à m'informer de mon propre mariage; cependant...

MAUVERGNAT.

Mangez donc le dîner sans passer par la cuisine!

ARMAND.

Vous craignez que ça ne m'ôte l'appétit?

MAUVERGNAT.

Vous êtes trop heureux qu'il y ait des cuisiniers qui fassent la besogne pour vous. Laissez-moi dépouiller le lapin.

ARMAND.

Quelque atténuante que soit la comparaison, je vous connais trop pour collaborer à un projet de vous sans le connaître, et je désire...

MAUVERGNAT.

Monsieur le comte, vous m'avez donné votre parole de vous marier, et je vous offre une femme dont vous êtes amoureux.

ARMAND.

Amoureux?

MAUVERGNAT.

Vous l'êtes. Elle est ravissante. C'est dit?

ARMAND.

A une condition.

MAUVERGNAT.

Laquelle?

ARMAND.

Hier, vous avez embrassé une lettre. Ce n'était pas une lettre contre ma cousine?

MAUVERGNAT.

Contre votre cousine?

ARMAND.

Je ne crois pas avoir besoin de vous dire que, premièrement, ce n'est pas pour quatre mille francs, ni pour un demi-million, ni pour un million entier, que je vous permettrais d'offenser une femme, — et, secondement, que, s'il existait une lettre qui fît reculer monsieur Berteau, elle ne me ferait pas avancer.

MAUVERGNAT.

La lettre ne parle même pas de mademoiselle Torelly.

ARMAND.

Sur quoi me le jurez-vous?

MAUVERGNAT.

Sur mes espérances de gain.

ARMAND.

Voilà un vrai serment. Alors, j'en suis. Quant au mon-

sieur, tout ce que vous voudrez. C'est un homme, et, s'il se fâche...

MAUVERGNAT.

Le voici.

SCÈNE VI.

ARMAND, MAUVERGNAT, LOUIS.

LOUIS, à Armand.

Excusez-moi de vous avoir laissé seul, mais...

ARMAND.

Je n'étais pas seul.

LOUIS, regardant Mauvergnat.

Monsieur?...

MAUVERGNAT.

Vous ne me reconnaissez pas? Mauvergnat, le marchand qui vous a cédé hier le portrait.

LOUIS.

Ah! oui. Mais, si vous avez autre chose, ce n'est guère l'instant.

MAUVERGNAT.

Je ne viens pas pour vous vendre, mais pour vous parler.

LOUIS.

Impossible en ce moment. Revenez un autre jour.

MAUVERGNAT, bas à Armand.

Appuyez-moi donc. (A Louis.) Un autre jour il ne serait plus temps.

ARMAND.

Il ne serait plus temps un autre jour.

MAUVERGNAT.

L'affaire qui m'amène est d'une importance absolue.

ARMAND.

L'affaire est excessivement grave.

MAUVERGNAT.

Il est nécessaire que vous m'entendiez avant de vous marier.

LOUIS.

Comment! avant de me marier!

ARMAND.

Avant de vous marier. (Bas à Mauvergnat.) Hein, comme j'appuie bien!

LOUIS.

Parlez!

MAUVERGNAT.

Il faudrait que nous fussions seuls tous deux.

ARMAND.

Il faudrait que vous fussiez...

LOUIS, à Armand.

Eh bien, sortez.

ARMAND, choqué, puis se ravisant, à part.

Tiens, mais c'est vrai, je lui demande de me mettre dehors. (Haut.) Je vous laisse.

MAUVERGNAT.

Ne vous éloignez pas trop.

ARMAND.

Je vais me promener devant le perron. (A part.) Quand ce ne serait que pour le ton dont il m'a dit ce mot-là... (Bas à Mauvergnat.) Mauvergnat, faites-moi épouser sa femme. (Il sort.)

SCÈNE VII.

LOUIS, MAUVERGNAT.

LOUIS.

Vite.

MAUVERGNAT.

Vous trouverez tout à l'heure que je suis allé assez vite. Monsieur, votre estimable empressement à payer le loyer d'un mort que vous n'avez pas connu, votre refus d'une cause lucrative, et d'autres belles actions qu'on m'a racontées de vous, m'ont donné de votre probité une idée...

LOUIS.

Dispensez-moi de vos éloges. Au fait.

MAUVERGNAT.

J'y suis, au fait. C'est votre probité qui me pousse à une démarche dont je ne me dissimule pas la délicatesse et que je n'aurais pas faite auprès d'un autre. Mais il m'a semblé qu'une honnêteté comme la vôtre méritait d'être absolument sans tache et que je vous devais de vous avertir que vous retenez ce qui n'est pas à vous.

LOUIS.

Je ne vous comprends pas.

MAUVERGNAT.

Un hasard, heureux moralement, m'a mis dans les mains la preuve que votre fortune est à une autre.

LOUIS.

Remarquez-vous que vous accusez mon père ?

MAUVERGNAT.

Votre père ?

LOUIS.

Pour que je ne fusse pas légitime propriétaire de ce qu'il m'a laissé...

MAUVERGNAT.

Ah ! monsieur Berteau.

LOUIS.

Sans doute, monsieur Berteau. Je vous dis mon père ! — Il faudrait que ce qu'il m'a laissé il l'eût mal acquis. Et si vous aviez l'audace de dire cela... — Tenez, je ne m'en offenserais même pas.

MAUVERGNAT.

Dieu me préserve de dire ou de penser du mal de monsieur Berteau ! Je ne l'ai pas connu, mais je connais l'honorabilité de sa mémoire. Ce n'est pas de l'honorabilité qu'on se prépare en s'appropriant le bien d'autrui, et j'affirme hautement qu'il n'y a pas dans l'univers entier une fortune plus irréprochable que celle de monsieur Berteau.

LOUIS.

Eh bien alors ?

MAUVERGNAT.

Voici une lettre.

LOUIS.

De qui?

MAUVERGNAT.

Vous allez la lire. — Vous n'ignorez pas sans doute que cette fortune qu'il vous a laissée, monsieur Berteau l'avait faite lui-même, et qu'ainsi elle n'appartenait qu'à lui?

LOUIS.

Je le sais.

MAUVERGNAT.

Et que madame votre mère ne lui a rien apporté en se mariant, ni plus tard?

LOUIS.

Je le sais! — La lettre.

MAUVERGNAT.

Prenez.

LOUIS.

Qu'y a-t-il dans cette lettre?

MAUVERGNAT.

Lisez-la.

LOUIS.

Certainement, je vais la lire! Et tout de suite, tenez. C'est qu'il a l'air de croire que j'en ai peur de sa lettre! — Eh bien, non, je ne la lirai pas.

MAUVERGNAT.

Croyez-vous?

LOUIS.

Pourquoi la lirais-je? Je ne comprends rien à vos paroles, mais j'y entrevois un malheur. Pourquoi le cher-

cherais-je? Je le repousse. S'il y a là une mauvaise nouvelle, je ne la saurai pas. Je suis dans le meilleur moment de ma vie, j'épouse une femme que j'adore et qui m'aime, je suis heureux, je n'ai pas besoin de votre lettre. Je ne la lirai pas.

MAUVERGNAT.

C'est que, voilà, j'ai ma conscience aussi, moi, et je me demande si, sachant que vous détenez le bien d'une autre, je pourrais laisser cette autre dans l'ignorance où elle est sans devenir en quelque sorte votre complice. Je ne dis pas que je l'instruirai; je soumettrai d'abord mon scrupule à plusieurs amis, auxquels je ferai lire la lettre.

LOUIS.

Si je vous la rends.

MAUVERGNAT.

Je la sais par cœur.

LOUIS.

Qui vous croira?

MAUVERGNAT.

Vous.

LOUIS.

Monsieur, je ne vous ai fait aucun mal. Je ne vous avais jamais vu quand je suis allé chez vous hier. Vous n'avez pas à m'être reconnaissant de ce qui s'y est passé, mais cela n'a pas pu vous faire mon ennemi. Vous ne vous êtes certainement pas rendu compte de l'affreux coup dont vous me frapperiez. Je n'ai pas très-bien entendu ce que vous m'avez dit; mais, s'il était vrai que ma fortune ne fût pas à moi, mon mariage serait impossible. Et mon mariage, voyez-vous, c'est ma vie, c'est mon âme, c'est tout.

Arrachez-moi le cœur plutôt que Geneviève ! Vous ne saviez pas cela. Vous avez pu croire que je l'aimais raisonnablement, que ce ne serait qu'un mariage manqué. Je l'aime avec démence ! Je vous en prie, dites-moi que cette lettre ne renferme rien dont j'aie à m'effrayer, que vous vous êtes trompé, qu'il est inutile que je la lise. Je vous avoue que dans ce moment je serais lâche contre le malheur. Je vous en prie !

MAUVERGNAT.

Vous ne faites pas attention que vous me demandez de mentir. — Quand j'en serais capable, quand je vous jurerais que cette lettre n'est pas ce qu'elle est, quand je vous le signerais, est-ce que vous me croiriez? Pas d'enfantillage. Vous me priez, vous êtes convaincu. Vous savez dès à présent et pour toujours que cette lettre vous dépossède. Ne me la rendez pas, je vous la donne, faites-en ce qu'il vous plaira, vous pouvez la déchirer, la brûler, l'anéantir, — vous ne pouvez pas l'ignorer. Vous me demandez de vous dire qu'il est inutile que vous la lisiez. Je vous le dis. Ne la lisez pas.

LOUIS.

Je la lis !

MAUVERGNAT.

Vous feriez même mieux de ne pas la lire.

LOUIS, ouvrant la lettre.

C'est l'écriture de ma mère !

MAUVERGNAT.

Vous la reconnaissez.

LOUIS.

Ma mère à présent ! — Oh ! il faut sortir de cette

obscurité! (Il lit.) « Puisque mes larmes ne te retiennent pas, emporte au moins, et garde toujours, cette lettre. Je peux mourir, et alors qui resterait à celui pour lequel nous nous sacrifions? Tu reviendrais, n'est-ce pas? Et, si c'était nécessaire, Louis apprendrait par cette lettre ce que tu es, et que tu l'as aimé au point de t'expatrier parce qu'une femme avait trouvé qu'il te ressemblait et t'avait fait craindre que notre faute ne retombât sur notre fils. » Cette lettre est un faux!

MAUVERGNAT.

Vous avez reconnu l'écriture.

LOUIS.

C'est un faux! — Et vous faites lire cette lettre au fils!

MAUVERGNAT.

Vous voyez bien, au fils!

LOUIS, allant à lui.

Misérable! (Il va pour le frapper.) Tu ne te battrais pas.

MAUVERGNAT.

Un pauvre homme comme moi.

LOUIS.

Ah! ton complice. (Allant à la porte et l'ouvrant violemment.) Venez donc, vous!

MAUVERGNAT, à part.

J'aurais dû penser à ça!

LOUIS.

Viendrez-vous?

MAUVERGNAT.

Il ne sait rien!

ARMAND, entrant.

Présent!

SCÈNE VIII.

LOUIS, ARMAND, MAUVERGNAT.

LOUIS, à Armand.

Vous êtes un lâche!

ARMAND, contenant un geste de colère et mettant son chapeau.

Ceci pourrait me donner le droit de faire les conditions.

LOUIS.

Faites-les.

MAUVERGNAT.

Il ne sait rien!

ARMAND.

Mais votre insulte n'est, je suppose, que la conséquence de la démarche qui vient d'être faite auprès de vous. Dans quelque mesure que j'aie participé à cette démarche, j'en suis responsable. Je vous reconnais donc le droit de l'offensé.

MAUVERGNAT.

Mais puisque vous ne savez rien!

ARMAND.

Monsieur Mauvergnat, ceci est une affaire d'honneur.

MAUVERGNAT.

Et d'argent, si vous étiez tué.

ARMAND.

Tant pis pour vous! Je ne sais pas au juste à quoi vous m'avez fait collaborer, mais je ne suis pas fâché de relever cela d'un peu de péril. J'ai touché à votre idée, j'ai besoin de me laver les mains. (A Louis.) Monsieur, votre heure?

LOUIS.

Tout de suite.

ARMAND.

Tout de suite! soit. L'arme?

LOUIS.

L'épée.

ARMAND.

Le temps de prendre des témoins. (Il sort.)

LOUIS.

J'en aurai ici. (Il va pour sortir.)

MAUVERGNAT.

Oh! mais je vais appeler! (Entre Geneviève.)

SCÈNE IX.

LOUIS, GENEVIÈVE, MAUVERGNAT.

GENEVIÈVE.

Louis, tous les témoins sont là.

LOUIS.

Les témoins? — Ah! oui.

MAUVERGNAT.

Ah bien! c'est d'autres témoins qu'il lui faut! Mademoiselle, empêchez-le de sortir. Il va se battre.

GENEVIÈVE.

Se battre !

MAUVERGNAT.

Oui, en duel, avec votre cousin.

GENEVIÈVE, à Louis.

Qu'est-ce qu'il a dit ?

MAUVERGNAT, à part.

Et maintenant je vais prévenir la gendarmerie. (Il sor

GENEVIÈVE.

C'est un fou, n'est-ce pas ? Mais pourquoi êtes-vous si pâle ? Pourquoi ne dites-vous rien ? Mais parlez donc !

LOUIS.

Adieu, Geneviève. (Il sort.)

GENEVIÈVE.

Adieu ? — Ah ! (Elle tombe évanouie.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Un cabinet d'avocat. — Bibliothèque, table couverte de dossiers, etc. — A un mur, le portrait du premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

Entrent MADAME BERTEAU et GENEVIÈVE.

MADAME BERTEAU.

Personne ! (Elle va ouvrir une porte.) Pas ici non plus !

GENEVIÈVE.

Trois heures !

MADAME BERTEAU.

Oh ! attendre ainsi ! Et ne rien pouvoir ! Être là inutiles, pendant que lui… — Si je savais où, oh ! moi, j'irais. Quel malheur que vous ne connaissiez pas l'homme qui vous a parlé ! il aurait pu nous le dire.

GENEVIÈVE.

Il m'a semblé vaguement que c'était quelqu'un que j'avais déjà vu, mais je ne saurais dire où.

MADAME BERTEAU.

J'ai interrogé vos domestiques. Ils ont remarqué un homme qui sortait précipitamment. Mais aucun d'eux ne le connaît.

GENEVIÈVE.

J'entrais, et je ne voyais que mon mari, quand cet homme a prononcé la parole terrible. Alors, je n'ai plus vu personne.

MADAME BERTEAU.

Ce cabinet où hier encore il travaillait à défendre les autres... il aurait mieux fait d'apprendre à les tuer ! — Mais nous nous effrayons peut-être à tort. Vous avez perdu connaissance, vous n'avez pas dû avoir ensuite un souvenir bien exact de ce que vous aviez entendu. Vous n'êtes pas certaine, n'est-ce pas, qu'il soit allé se battre ?

GENEVIÈVE.

Hélas !

MADAME BERTEAU.

Moi, je suis certaine que non. Ainsi, ce de Bray vous avait dit hier qu'il provoquerait Louis ?

GENEVIÈVE.

Il me l'avait dit en riant, et j'avais cru qu'il plaisantait. Ah ! nous n'aurions pas dû l'inviter.

MADAME BERTEAU.

Comment votre père n'a-t-il pas pensé que, si tous deux se rencontraient, il ne faudrait qu'un regard ? Il n'en faut pas plus aux hommes pour leur faire oublier qu'ils ont des mères.

GENEVIÈVE.

Et c'est moi qui lui ai envoyé Louis !

MADAME BERTEAU.

Quand ils se seraient querellés, toutes les querelles ne se terminent pas violemment. On prend des témoins.

C'est pour en chercher qu'ils sont sortis, et non pour se battre. Les témoins discutent les griefs; ils sont de sang-froid, eux; ils ne s'emportent pas; ils arrangent l'affaire. Je suis convaincue que l'affaire est arrangée. Dans ce moment, Louis revient chez vous. Pendant que nous l'attendons ici, il arrive à Vaugirard. Le plus sage serait d'y retourner. Tenez, Geneviève, partageons-nous. Retournez, et moi je resterai.

GENEVIÈVE.

Je resterai aussi.

MADAME BERTEAU.

Pourquoi?

GENEVIÈVE.

Je retournerai avec vous.

MADAME BERTEAU.

Comment reviendrait-il ici quand il nous a laissées à Vaugirard? Ce n'est certainement pas ici qu'il reviendra.

GENEVIÈVE.

Pourquoi êtes-vous venue alors et pourquoi restez-vous? — Voulez-vous que je vous le dise?

MADAME BERTEAU.

Geneviève, allez-vous-en!

GENEVIÈVE.

Parce que, s'il revient sain et sauf, c'est là-bas qu'il reviendra, mais, s'il était blessé, ce serait ici.

MADAME BERTEAU.

Ce n'est pas vrai, je n'ai pas peur.

GENEVIÈVE.

Croyez-vous que je ne vous devine pas? Croyez-vous

que je n'éprouve pas les mêmes choses que vous? Vous voulez être là pour le soigner, pour questionner le médecin, pour qu'il se sente entouré et obligé de vivre. Eh bien, moi aussi. C'est ici que nous devons l'attendre. Si c'est chez mon père qu'il revient, nous serons joyeuses un peu plus tard; mais si c'est ici, il sera soigné un peu plus tôt.

MADAME BERTEAU.

Eh bien! oui, j'ai peur! Eh bien! oui, je me dis que, s'il est blessé, c'est ici qu'on le... non! qu'il reviendra, et je veux que son premier regard me voie. Je devrais vous fortifier, mais je ne peux pas. Je n'ai aucun courage. En arrivant ici, je n'ai pas osé demander en bas si on l'avait vu; j'ai passé rapidement devant la loge, et j'ai détourné la tête. Et quand nous sommes entrées dans sa chambre, j'ai fermé les yeux.

GENEVIÈVE.

Et moi aussi.

MADAME BERTEAU.

C'est pour cela que je reste, et c'est pour cela que je voudrais vous voir retourner. Vous êtes à peine remise de votre évanouissement. Votre père ne voulait pas vous laisser venir, il avait raison. Vous lui avez promis de retourner immédiatement si nous ne trouvions personne. Je vous en prie, prenez la voiture. S'il est chez vous, amenez-le-moi. Si c'est moi qui le vois la première, je vous promets de vous avertir.

GENEVIÈVE.

N'insistez pas. Ma place est ici.

MADAME BERTEAU.

Chère enfant! — Attendons.

GENEVIÈVE.

Attendons. (Elles s'asseoient, silencieuses et accablées.)

MADAME BERTEAU.

Chaque voiture qui passe dans la rue me fait mal.

GENEVIÈVE.

En voici une qui s'arrête. (Elle court à une fenêtre.)

MADAME BERTEAU.

Ah! — Non, elle passe. (Silence. — A Geneviève, qui tressaille.) Eh bien?

GENEVIÈVE.

Rien. J'avais cru entendre ouvrir une porte. (Elle se rassied.)

MADAME BERTEAU.

Oh! quelle torture d'aimer!

GENEVIÈVE.

Ce matin j'étais si heureuse! (Silence.)

MADAME BERTEAU, se levant.

Eh bien, non! nous avons tort de rester ici.

GENEVIÈVE.

Pourquoi?

MADAME BERTEAU.

Ce qu'on craint arrive toujours. C'est une superstition, mais je suis persuadée qu'en prévoyant le malheur on l'appelle. Nous admettons qu'il peut revenir blessé, qu'on peut nous le rapporter mourant. Nous sommes insensées. Je n'admets pas cela! je n'y consens pas! je ne veux pas!

j'ai confiance, moi ! Pourquoi serait-ce lui qui serait blessé et non l'autre ? Il nous aime ! Il est le plus brave des deux. Il a raison ! Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir conservé mon fils.

GENEVIÈVE.

Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir conservé mon mari.

MADAME BERTEAU.

A présent, retournons chez votre père, oh ! j'y vais avec vous, je n'ai plus peur.

GENEVIÈVE.

Ni moi non plus. — Ah ! non, tenez, je me sens mourir.

MADAME BERTEAU.

Ne le dites pas ! Allons.

GENEVIÈVE.

Oui. Avant de partir, embrassons-nous. (Elles se jettent dans les bras l'une de l'autre.)

MADAME BERTEAU.

Venez. (Elles sortent. Un moment après, entre, du côté opposé, Louis.

SCÈNE II.

LOUIS, seul.

Regardons cela fixement. Je ne suis pas le fils de monsieur Berteau. Donc l'argent ne m'appartient pas. Qu'est-ce que ça me fait, l'argent ? Mais l'argent, c'est Geneviève. Pauvre, je ne peux plus l'épouser. Ah ! c'est horrible. Si près du bonheur ! En suis-je là vraiment ? Mais je l'adore,

moi! Elle m'attend, elle est ma femme, faut-il que je la repousse? Et que je la désole? car elle m'aime, elle souffrira. Je ne pourrai même pas lui dire pourquoi je la quitte. Rejetée, sans un mot, brusquement, brutalement. Et celle qui est toujours ma mère, que lui dirai-je? J'imaginerai un prétexte, mais quand je lui rendrai l'argent, elle verra bien ma raison. Et alors je la réduis à rougir devant moi. Cet argent, elle n'en voudra pas. Je le donnerai à la sœur de monsieur Berteau. Il ne l'aimait pas beaucoup, sa sœur. Ainsi, pour cette femme, qui est méchante, qui n'en sera pas meilleure, ni même plus heureuse... — Non, ce n'est pas pour elle. Je ne puis rien garder de *lui*. Sa sœur me donnerait cet argent que je ne le recevrais pas. Ce n'est pas pour elle, c'est pour ma conscience. C'est à ma conscience que je me dévoue — et que je dévoue Geneviève. Je n'aurai pas à baisser le front, j'aurai satisfait mon scrupule, je serai content de moi, et pendant ce temps-là, Geneviève sanglotera et se tordra les mains! Ah! est-ce mon devoir de la frapper? est-ce mon droit? Que je me sacrifie, moi, tout entier, à jamais, soit; mais puis-je sacrifier à l'opinion qu'il me plaît d'avoir de moi le bonheur de celle qui m'aime? Qu'est-ce que cette vertu qui consiste à dévouer les autres? Qu'est-ce que ce bien qui fait du mal? Non, je ne serai pas vertueux à ses dépens. Périsse ma conscience plutôt que Geneviève! Je m'estimerai un peu moins, mais elle sera heureuse. Ce sera une meilleure manière de me sacrifier. — Je mens, je ne me sacrifierais pas, j'aurais Geneviève! — Si j'allais à elle? si je lui disais que je suis pauvre, mais que je ne le serai pas longtemps, que je travaillerai double, que je gagnerai toutes les causes, qu'on ne voudra plus d'autre

avocat que moi ? Je la connais, ma pauvreté sera plutôt une attraction pour elle... — Et pour son père? Et puis, je dirais que je suis devenu pauvre, on me demanderait comment. Je n'aurais pas besoin de répondre, la richesse subite de mademoiselle Berteau répondrait pour moi. Dire ma pauvreté, c'est dire tout. Et Geneviève saurait que ma mère... Alors, son père pourrait consentir, moi je la refuserais. Il n'est pas possible que ma femme méprise ma mère. — Mais est-ce que je ne m'exagère pas ce que le devoir peut exiger d'un pauvre cœur navré d'amour ? Cet argent, je ne l'ai pas pris, la loi me le donne, je ne serais pas plus rigoriste que la loi, je ne serais pas un saint, c'est vrai; je voudrais voir à l'épreuve ceux qui me blâmeraient... — Plaidaille, avocat ! — Je ne plaidaille pas, mais enfin, si je n'avais appris la chose que demain, ce soir, dans une heure, j'aurais été marié, qu'aurais-je fait? aurais-je bouleversé ?... — Pourquoi monsieur de Bray est-il mêlé à cela ? Je comprends l'intérêt de l'autre; quand je suis entré pour parler à Geneviève, je l'ai vu sortir avec ma tan... — mademoiselle Berteau; ils faisaient leurs parts. Mais pourquoi est-ce monsieur de Bray qui me l'a présenté ? Il n'hérite pas, lui. Oh ! j'ai peur. Si mon mariage est défait... — Oui, il l'a demandée. Geneviève à un autre ! Jamais. Ceci termine tout. Et pour que ce soit bien fini (Il prend la lettre dans sa poche.), cette lettre a fait assez de mal, elle n'en fera plus. (Il la brûle.) La lettre? quelle lettre? Il n'y en a jamais eu. Monsieur de Bray ne sait rien, il m'en a juré sa parole d'honneur après l'affaire. Ce Mauvergnat? qui croira ce drôle contre moi ? Alors, pourquoi vous êtes-vous battu ? Parce que ma mère avait été calomniée. La preuve que c'était une calomnie, c'est

que je garde l'argent. Tout est pour le mieux. — Ah ! pourquoi monsieur de Bray ne m'a-t-il pas tué? Maladroit que je suis de l'avoir blessé ! — Oui, tout est pour le mieux. Je vivrai du travail de cet homme pour qui ma vie est une offense. Ce n'est pas assez de l'avoir volé tant qu'il a été au monde, je le volerai jusque dans sa tombe ! Et je continuerai mon métier, je serai avocat, je défendrai le droit, je protégerai la propriété, je ferai restituer les biens volés ! Allons, la cause est mauvaise, je ne la gagnerai pas ! (Il tombe assis sur une chaise. — Tout à coup il se relève.) Mais, ah çà, je suis incroyable. Je raisonne depuis le commencement comme s'il m'était prouvé que la lettre fût vraie. Qu'est-ce qui le prouve ? Avec cela que ce serait la première fois qu'on aurait imité une écriture ! Cette lettre, je l'ai lue en courant, j'étais troublé de ce que cet homme me disait, j'avais le sang dans les yeux, je ne l'ai plus pour la relire, c'était un faux. Ce n'est pas ma mère qui l'a écrite, et celui qui l'a reçue n'est pas mon... (Ses yeux rencontrent le portrait.) Ah ! vous voilà, vous. Êtes-vous mon père ? Non, n'est-ce pas ? Si ! vous l'êtes. Je vous renie parce que vous étiez pauvre. Je comprends à présent pourquoi on me faisait payer ses dettes le jour de mon mariage ; on voulait l'associer un peu à mon bonheur et que le père eût une pensée du fils ce jour-là. Je comprends tout. Quelqu'un a dit que je lui ressemblais, il a voulu s'expatrier pour ne pas me nuire, mais il n'a pas eu la force de vivre loin de son enfant, il est revenu, il s'est caché, il a assisté invisible à mon bien-être, et moi j'étais riche, et moi je riais, et moi j'avais tout, pendant que mon père mourait misérable. Et maintenant je le renie. Je suis son fils ! je suis ton fils ! je suis ton fils ! — C'est dit. Je

me résigne. Je ne reverrai personne, que dirais-je? J'écrirai. Qu'est-ce que j'emporte? Rien que ce portrait. Allons. (Il prend le portrait.) Penser que dans ce moment je serais marié! — Adieu. (Il sort. Au même moment, on entend les voix éperdues de madame Berteau et de Geneviève. Il rentre précipitamment et cache le portrait dans une bibliothèque.)

SCÈNE III.

LOUIS, MADAME BERTEAU, GENEVIÈVE, LE COLONEL.

MADAME BERTEAU

Vivant!

GENEVIÈVE.

Tu n'es pas blessé? (Elles se jettent sur lui et le couvrent de baisers auxquels il tâche de se dérober.)

MADAME BERTEAU, pendue à une épaule.

Ah! quel bonheur!

GENEVIÈVE, pendue à l'autre.

Louis!

MADAME BERTEAU.

Méchant garçon qui fais de ces peurs-là à ta mère! Il me semble que j'étais morte et que je revis.

GENEVIÈVE.

Ça fait du bien de pleurer!

MADAME BERTEAU.

Mais embrassons-nous donc! (Elles recommencent leurs baisers malgré lui.)

LE COLONEL.

Ah çà, quand vous aurez fini? Si vous vouliez bien m'en laisser un peu !

GENEVIÈVE.

Oh ! toi, père, tu n'en mérites pas, tu n'as pas eu assez peur.

LE COLONEL, serrant la main de Louis.

Mon cher Louis, ne me croyez pas si brave. La preuve de ma poltronnerie, c'est que, quand j'ai vu que vous ne reparaissiez pas, je n'ai pas pu m'empêcher de planter là tout notre monde et d'accourir ici. Je les ai rencontrées qui s'en retournaient, et elles ont voulu revenir avec moi. — Mais que je vous fasse donc compliment. Vous n'avez rien attrapé du tout?

LOUIS.

Rien.

LE COLONEL.

Et lui?

LOUIS.

Blessé.

LE COLONEL.

Pour de bon?

LOUIS.

Légèrement.

GENEVIÈVE.

Tant mieux !

LE COLONEL.

Tant pis ! Il lui était dû plus que cela. Ce drôle a eu l'insolence de venir vous chercher querelle !

LOUIS, à part.

Ah! on croit?...

LE COLONEL.

C'est votre première affaire?

LOUIS.

Oui.

LE COLONEL.

Bravo, mon gendre! Et contre un pilier de salles d'armes. J'ai tiré avec lui, il est de seconde force. Vous voilà posé!

GENEVIÈVE.

C'est cela, encourage-le, pour qu'il recommence.

LE COLONEL.

Il ne le fera plus. Mais, voyez-vous, on n'a pas été soldat impunément. Au fond, elle-même vous sait gré de l'incident.

GENEVIÈVE.

Oh! non, par exemple.

LE COLONEL.

Elle ne dit pas ce qu'elle pense. Les femmes aiment que les hommes se battent.

GENEVIÈVE.

Non, non, non.

LE COLONEL.

Tu ne l'aimes pas davantage depuis qu'il s'est battu?

GENEVIÈVE.

Non.

LE COLONEL.

Il n'y en a déjà plus qu'un.

GENEVIÈVE.

Mauvais père! — Au lieu de l'exciter au mal, tu ferais bien mieux de m'aider à le gronder d'une chose.

LE COLONEL.

Tu as besoin qu'on t'aide? (A madame Berteau.) En êtes-vous? — Nous voici trois, grondons-le. De quoi?

GENEVIÈVE.

D'être venu ici. Comment, monsieur, vous n'êtes pas blessé et c'est ici que vous venez! Votre première pensée n'est pas d'accourir à nous, de faire cesser notre inquiétude, de vous montrer! Vous ne savez donc pas dans quel état nous étions? On vous pardonne parce que vous n'êtes pas blessé, mais vous mériteriez que nous fussions malades.

MADAME BERTEAU.

C'est vrai, Louis, pourquoi es-tu venu ici? (Il ne lui répond pas.)

LE COLONEL.

Comme c'est difficile à deviner! Pour se rajuster un peu. Assez grondé, tout est bien. Maintenant, Louis, rarrangez-vous, et partons.

LOUIS.

Mais l'heure est passée?

LE COLONEL.

Le maire est un vieil ami à moi et veut bien se tenir à notre disposition toute la journée.

LOUIS.

Mais les témoins ont dû s'en aller chez eux.

LE COLONEL.

Ah bien, oui! Sans connaître le résultat du duel! Songez donc, un duel pour des bourgeois! et un duel comme celui-là! C'est le meilleur plat de leur dîner. Ils n'en perdraient pas une bouchée. Qu'attendez-vous?

LOUIS.

Rien, mais je me sens mal à l'aise.

LE COLONEL.

Je connais cela. Le danger soutient, mais après, les plus braves ont quelquefois un ébranlement nerveux; ça s'en ira de soi-même. Il faut penser à autre chose. Vite, apprêtez-vous.

LOUIS.

Et puis, — je sais que c'est absurde, — mais j'éprouve une certaine appréhension à me marier le jour d'un duel.

LE COLONEL.

Quelle appréhension?

LOUIS.

Il me semble que j'entrerais mal en ménage par une journée sur laquelle il y a eu du scandale et de la haine.

MADAME BERTEAU.

Tu as dit toi-même que c'était absurde.

LE COLONEL.

Ce ne peut pas être là une cause d'ajournement.

GENEVIÈVE.

Ce n'est pas la vraie! Oh! je comprends!

LOUIS.

Vous comprenez?...

GENEVIÈVE.

Oui! ce n'est pas terminé! Il n'y a eu qu'une blessure légère, ce n'est pas assez pour eux! ils ne nous ont pas fait assez souffrir!

MADAME BERTEAU.

Vous ne voulez pas recommencer? Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas?

GENEVIÈVE.

Si! c'est vrai!

LE COLONEL.

Vous ne recommencerez pas. La provocation de votre adversaire s'est déjà faite dans des conditions inusitées et inconvenantes qui vous autorisaient à la dédaigner. Une nouvelle insulte, fiez-vous-en à un soldat, n'insulterait que l'insulteur. Vous en avez fini.

LOUIS.

Oui, j'en ai fini.

MADAME BERTEAU.

Alors?

LE COLONEL.

Qu'est-ce donc qui vous retient?

LOUIS.

Ce que j'ai dit.

LE COLONEL.

Êtes-vous ainsi vraiment? Intrépide devant une épée,

trembleur devant une chimère? Après tout, la destinée n'a dit ses raisons à personne. Soit. Nous prierons les témoins de revenir.

MADAME BERTEAU.

Demain matin.

LE COLONEL.

Mais ce n'est pas un motif de faire attendre plus longtemps nos invités. Dépêchons-nous d'aller les rejoindre.

LOUIS.

Vous m'excuserez...

LE COLONEL.

Comment?

LOUIS.

Mais je ne me sens pas en état de paraître en si nombreuse compagnie.

LE COLONEL.

Savez-vous que vos objections à tout deviennent singulières?

GENEVIÈVE.

Louis!

LE COLONEL.

Assez. Monsieur est libre. Viens.

GENEVIÈVE.

Louis!

MADAME BERTEAU.

Oh! je vais vous l'amener.

LE COLONEL.

Je ne vous en prie pas. (A Geneviève.) Viens.

GENEVIÈVE.

A bientôt, Louis. (Elle sort avec son père.)

MADAME BERTEAU.

A bientôt.

SCÈNE IV.

MADAME BERTEAU, LOUIS.

MADAME BERTEAU.

A présent que nous ne sommes plus que nous deux, qu'est-ce qu'il y a?

LOUIS.

Rien.

MADAME BERTEAU.

Oh! tu n'espères pas me tromper, moi. Pas en état d'aller chez Geneviève! aujourd'hui! Toi que j'ai vu en pleine fièvre te lever de ton lit et y courir malgré nous! Qu'y a-t-il?

LOUIS.

Rien.

MADAME BERTEAU.

Voyons, est-ce l'horrible chose que Geneviève a redoutée? Est-il vrai que cet affreux duel ne soit pas fini? Si c'est cela, tu as bien fait de ne pas le lui dire à elle, mais moi, dis-le moi. J'aime mieux le savoir tout de suite. Je te promets d'être forte. Je ne te gênerai pas. Je ne me jetterai pas à tes pieds. Tu seras maître de sortir à toute heure, et je ne te demanderai pas même où tu vas. Tiens, dis-moi que c'est cela, et tu verras si je pleure.

LOUIS.

Eh bien, oui.

MADAME BERTEAU.

Tu dois encore te battre ?

LOUIS.

Oui.

MADAME BERTEAU.

Bien. (Elle chancelle et s'assied.)

LOUIS, à part.

Eh bien, oui, je me battrai encore, je le soufflетterai, et cette fois je m'arrangerai pour être plus heureux. Cela terminera tout. (Regardant sa mère qui se cache la figure dans les mains.) Ah !

MADAME BERTEAU, sanglotant.

O mon Dieu !

LOUIS.

Vous m'aviez promis d'être forte.

MADAME BERTEAU.

O mon Dieu ! ô mon Dieu !

LOUIS.

Je ne puis la voir sangloter ainsi. — J'ai menti, je ne me rebattrai pas.

MADAME BERTEAU.

Tu me dis cela par pitié.

LOUIS.

Je vous le jure.

MADAME BERTEAU.

Si tu veux que je te croie, dis-moi ta raison.

LOUIS.

Ma raison, eh bien, c'est — un voyage.

MADAME BERTEAU.

Un voyage!

LOUIS.

Oui, je vais être forcé de m'absenter.

MADAME BERTEAU.

Quand?

LOUIS.

Aujourd'hui.

MADAME BERTEAU.

Aujourd'hui! — Pourquoi?

LOUIS.

Parce que... A cause de ce duel. Il y a une blessure, il y aura des poursuites.

MADAME BERTEAU.

Pour une blessure insignifiante! Il y en aurait, que tu serais acquitté.

LOUIS.

Ce serait déjà trop que d'être jugé. Je ne puis traîner ma robe en police correctionnelle.

MADAME BERTEAU.

Un duel ne déshonore pas, surtout quand on a été provoqué. — C'est ta vraie raison? Mais non, je perds le sens, tu n'aurais pas alors caché ton départ à Geneviève et à son père. Tu leur aurais dit adieu. Tu as une autre raison.

LOUIS.

Non.

MADAME BERTEAU.

Et tu reviendrais?...

LOUIS.

Je ne sais.

MADAME BERTEAU.

Jamais! Oh! tu as une autre raison. Qu'est-ce que c'est?

LOUIS.

Je ne vous répondrai plus.

MADAME BERTEAU.

Pourquoi veux-tu t'en aller?

LOUIS.

Vous êtes là à m'arracher les paroles, et vous me feriez dire ce que je voudrais ne pas savoir. Je ne prononcerai plus un mot.

MADAME BERTEAU.

T'en aller quand Geneviève t'appartient, quand elle t'implore! Mais c'est donc quelque chose de terrible? Oui, puisque tu me laissais croire plutôt à un duel. C'est donc plus affreux qu'un duel? Mais c'est vrai, on ne s'aperçoit de rien, du moment que tu ne venais pas chez Geneviève aussitôt le péril passé, c'est que tu ne voulais plus la revoir. Que t'a-t-elle fait? Qu'est-ce que ce de Bray a pu te dire contre elle? Il a menti! Tu vas me raconter cela, nous irons au fond, tu verras que c'est un mensonge, et nous courrons bien vite demander pardon à Geneviève. Mais réponds-moi donc! Tu restes là comme après un malheur irréparable. S'il n'y a pas de remède, je me résignerai; mais qu'au moins je puisse essayer de te guérir. Réponds-moi, Louis. Tu souffres, j'en veux ma part. Ne te pétrifie

pas dans ce silence qui nous perd tous. Rien? Mais c'est mal. Mais je suis ta mère! Tu me repousses? — Décidément, tu refuses de me dire ce que tu as? Je le saurai malgré toi! oui, je le saurai! Je le veux! — Tu partais quand nous sommes entrés. Je n'y ai pas fait attention sur le moment, mais il me revient que tu avais sous le bras quelque chose que tu emportais. Où l'as-tu mis? Ah! dans ce meuble.

LOUIS.

N'allez pas là!

MADAME BERTEAU.

Pourquoi donc?

LOUIS.

N'ouvrez pas!

MADAME BERTEAU.

Je veux voir! (Elle ouvre la bibliothèque et voit le portrait.) — Ah! (Elle reste écrasée.)

LOUIS, s'agenouillant devant elle.

Pardon, ma mère.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

Le petit salon du second acte. — Une lampe allumée.

SCÈNE PREMIÈRE.

Entrent LE COLONEL et GENEVIÈVE.

LE COLONEL, à un domestique.

Qu'on éteigne partout. (Le domestique sort.) Je te remercie, Geneviève, d'avoir bien voulu assister au dîner, et de la brave figure que tu y as faite.

GENEVIÈVE.

Père, cette lettre que tu as reçue à table, dis-moi ce que c'est.

LE COLONEL.

Une lettre sans importance.

GENEVIÈVE.

Tu as pâli en la lisant, et tu l'as froissée avec colère. Donne-la-moi.

LE COLONEL.

Tu le veux?

GENEVIÈVE.

Je t'en prie.

LE COLONEL.

Eh bien, lis. (Il lui donne la lettre.)

GENEVIÈVE, lisant.

« Monsieur,

« Une calamité que je n'avais pu prévoir et que je ne peux dire me condamne à renoncer à ce qui était plus que ma vie. Croyez à mon profond respect pour vous et pour mademoiselle votre fille, et à mon éternel désespoir.

« Louis Berteau. »

Ah! (Elle s'appuie à une chaise.)

LE COLONEL.

Voilà leur amour!

GENEVIÈVE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

LE COLONEL.

Ah! il te refuse?

GENEVIÈVE.

Comme il doit souffrir!

LE COLONEL.

Plains-le de t'offenser! — Moi... Je ne l'aimais pas déjà tant!

GENEVIÈVE.

Quelle est cette calamité qu'il ne peut dire?

LE COLONEL.

De Bray lui aura défendu de te revoir.

GENEVIÈVE.

Mon père!

LE COLONEL.

Puisqu'il n'avoue pas sa raison, c'est qu'elle lui ferait honte.

GENEVIÈVE.

Elle lui ferait honneur! Je ne sais pas ce qui peut le contraindre à me désespérer, mais je suis certaine que, si nous le savions, notre estime pour lui en redoublerait. Je réponds de lui!

LE COLONEL.

Oh! toi, les preuves te crèveraient les yeux, tu dirais encore non.

GENEVIÈVE.

C'est vrai.

LE COLONEL.

Je serai moins facile. (Au domestique qui rentre.) Que voulez-vous?

LE DOMESTIQUE.

C'est un homme qui voudrait parler à monsieur.

LE COLONEL.

Je n'y suis pas!

LE DOMESTIQUE.

C'est ce que je lui ai dit. Mais il a insisté. Il prétend avoir à faire une communication importante au sujet de monsieur Berteau.

GENEVIÈVE.

Ah! il vient nous apprendre... — Introduisez-le.

LE DOMESTIQUE.

Il désire parler à monsieur en particulier.

GENEVIÈVE.

Je m'en vais.

LE COLONEL.

Je ne puis te laisser seule dans ce moment.

GENEVIÈVE.

J'ai du courage maintenant, sois tranquille.

LE COLONEL, au domestique.

Je reviens. Faites attendre.

GENEVIÈVE.

Tu verras que Louis n'a aucun tort; au contraire. (Ils sortent. Le domestique introduit Mauvergnat.)

LE DOMESTIQUE.

Monsieur vient dans un instant.

SCENE II.

MAUVERGNAT, seul.

Me revoilà dans ce salon où j'ai déjà réussi la première moitié de ma besogne. J'y réussirai de même la seconde, Dieu aidant. Il faut en finir ce soir. L'avocat renonce aujourd'hui, mais il est rudement amoureux. La probité est une belle intention. S'il se ravisait, ce ne serait pas seulement mon mariage qui m'échapperait, ce serait aussi mon tiers de la tante. Ah! sans leur duel tout était fait! Le comte n'avait qu'à se présenter immédiatement; dans ce scandale d'un mariage rompu à l'instant de l'église, le colonel aurait accepté avec reconnaissance le réparateur

de l'humiliation de sa fille. Son duel l'en fait l'auteur. On croit que c'est lui qui a provoqué. Je dirais que non, qui me croirait? il faudrait dire tout, et alors la fille n'aurait qu'à en admirer son avocat, parce qu'il lâche l'argent, les femmes sont si peu intelligentes, et à l'en aimer davantage. J'ai trouvé mieux! Ce duel est un obstacle, je m'en sers. — Le fils ne peut rien dire. La mère? mettons qu'elle devine, elle n'ira pas se dénoncer. Elle se perdrait, et elle ne sauverait pas son fils. Le colonel aurait contre l'avocat deux raisons solides : sa misère et sa mère. Donc, personne ne parlera. (Entre le colonel.)

SCÈNE III.

MAUVERGNAT, LE COLONEL.

MAUVERGNAT.

Monsieur le colonel Torelly?

LE COLONEL.

C'est moi.

MAUVERGNAT.

Monsieur le colonel, je ne vous suis pas envoyé par monsieur Berteau, mais je vous avoue que c'est un peu son intérêt qui m'amène. J'ai vu son affliction, et je voudrais, si je pouvais, mettre fin à une situation déplorable qui, j'en ai le pressentiment, ne résulte que d'un malentendu.

LE COLONEL.

Parlez.

MAUVERGNAT.

J'ignore pourquoi monsieur Berteau a cru devoir re-

noncer à une jeune fille qu'il aimait tant, et j'ai lieu de penser que vous l'ignorez comme moi. Mais le peu que je sais pourra peut-être vous aider à le découvrir.

LE COLONEL.

Que savez-vous?

MAUVERGNAT.

Oh! presque rien. Le hasard a fait que j'étais ici ce matin quand monsieur Berteau a provoqué monsieur de Bray.

LE COLONEL.

Quand monsieur Berteau a provoqué... Que dites-vous donc?

MAUVERGNAT.

Voici, en propres termes, comment les choses se sont passées. J'étais dans ce salon avec monsieur Berteau. Monsieur de Bray est entré par cette porte, tranquillement, comme nous entrerions, vous ou moi. Monsieur Berteau lui a dit : Vous êtes un lâche! Monsieur de Bray a été tout surpris. Imaginez-vous que vous entrez dans un salon et qu'on vous insulte; il s'est fâché, naturellement, vous comprenez ça, vous, et ils ont fait leurs conditions.

LE COLONEL.

Pourquoi monsieur Berteau aurait-il insulté monsieur de Bray?

MAUVERGNAT.

C'est ce que j'ignore.

LE COLONEL.

Vous étiez ici ce matin. Qui êtes-vous?

MAUVERGNAT.

Un simple marchand. Mauvergnat, rue Mouffetard. S'il vous faut jamais des...

LE COLONEL.

Et que faisiez-vous chez moi?

MAUVERGNAT.

J'étais venu traiter une petite affaire avec monsieur Berteau.

LE COLONEL.

Le jour de son mariage! au moment de la mairie! Et il vous avait reçu!... — Et ce soir, quelle affaire venez-vous traiter?

MAUVERGNAT.

Oh! monsieur le colonel!

LE COLONEL.

Vous ne vous êtes pas dérangé uniquement pour me dire, dans l'intérêt de monsieur Berteau, que monsieur Berteau a été le provocateur.

MAUVERGNAT.

Quelquefois un petit fait en trahit un grand.

LE COLONEL.

Vous en savez plus que vous n'en dites.

MAUVERGNAT.

Non.

LE COLONEL.

Vous dites mal ce non-là.

MAUVERGNAT.

Et si je vous en donnais ma parole d'honneur?

LE COLONEL.

Je n'y croirais pas.

MAUVERGNAT, à part.

Je l'espérais bien! (Au colonel.) Cette réponse est dure. Il est pénible d'essuyer à mon âge la réprobation d'un militaire pour une réserve qui me paraîtrait mériter plutôt quelque éloge. Car monsieur le colonel admet sans doute que, quand même j'en saurais plus long que je ne dis, il existe des points sur lesquels un galant homme abdique jusqu'à la pensée.

LE COLONEL.

Quels points?

MAUVERGNAT.

Par exemple, — ce n'est qu'un exemple, — l'honneur d'une femme?

LE COLONEL.

L'honneur d'une femme!

MAUVERGNAT.

Monsieur le colonel, je commence par vous conjurer instamment de ne pas comprendre au delà de mes paroles. Ma phrase aspirait tout au plus à vous fournir un exemple d'un cas où un galant homme serait réduit au mutisme. J'ai émis une hypothèse, je n'ai pas articulé un fait. A Dieu ne plaise que je conçoive jamais l'intention de porter atteinte à l'honneur d'un sexe qui n'a que nous pour le défendre, et il faut la violence que vous exercez sur moi pour me faire avouer que ce matin, au moment où j'entrais, j'ai surpris monsieur Berteau qui avait à la main une lettre et qui était furieux.

LE COLONEL.

Une lettre? Eh bien, sans doute. De monsieur de Bray. Une lettre insolente qui explique l'emportement de monsieur Berteau en le voyant entrer.

MAUVERGNAT.

Une écriture de femme.

LE COLONEL.

Une écriture de femme?

MAUVERGNAT.

Et qui était furieux. Il a appelé, — car c'est lui qui l'a appelé, je m'en souviens à présent, — il a appelé monsieur de Bray, qui était dehors, et ils ont eu la dispute que je vous ai dite. Moi, j'ai crié : au duel! pour les empêcher, par humanité. Mademoiselle Torelly est venue; je lui ai dit : votre futur va se battre! elle m'a dit : avec qui? je lui ai dit : avec votre cousin ; elle a chancelé. Vous pouvez lui demander. Voilà, cette fois, tout ce qui est à ma connaissance. Vous me couperiez en morceaux, vous ne me feriez pas dire que je sais le grief de monsieur Berteau.

LE COLONEL.

Mais vous supposez que c'est la lettre que vous lui avez vue.

MAUVERGNAT.

Je ne suppose rien. Je ne fais jamais de suppositions ; elles vous entraînent toujours trop loin, et l'on se trouve insensiblement avoir offensé des personnes...

LE COLONEL.

Qui voulez-vous que cette lettre offense, sinon mon-

sieur Berteau, qui en a demandé satisfaction à celui qui l'avait écrite? Car elle était certainement de monsieur de Bray. Vous avez cru reconnaître une écritu rede femme, mais vous vous êtes trompé. Vous haussez les épaules?

MAUVERGNAT.

Sans m'en apercevoir.

LE COLONEL, à lui-même.

Une lettre de femme après laquelle il y aurait nécessité de duel et impossibilité de mariage! De qui seraitelle? Il a parlé tout à l'heure de l'honneur d'une... — Est-ce que?...

MAUVERGNAT, à part.

Allons donc!

LE COLONEL.

Est-ce que vous oseriez dire?...

MAUVERGNAT

Notez que je ne souffle pas une syllabe.

LE COLONEL.

Est-ce que vous auriez l'audace de prétendre que cette lettre... — Tu mens!

MAUVERGNAT, à part.

C'est lancé.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GENEVIÈVE.

LE COLONEL.

Tu mens! ma fille aurait écrit... à qui? à ce de Bray! à personne!

GENEVIÈVE.

Ne te fâche pas, père! en voulant être méchant, cet homme nous aura rendu service.

MAUVERGNAT.

C'était bien mon intention.

GENEVIÈVE, à son père.

J'ai bien compris, n'est-ce pas? Ce serait une lettre écrite par moi à monsieur de Bray qui aurait éloigné Louis? Louis douter de moi! Louis me condamner sans m'entendre! ne pas même me juger digne d'être accusée! Ce n'est pas vrai, ce n'est pas sa raison.

LE COLONEL.

Oh! il faudra qu'il la dise maintenant!

GENEVIÈVE.

Il la dira! Et quand nous la saurons...

LE COLONEL, à Mauvergnat.

Allez-vous-en.

GENEVIÈVE.

Louis parlera! Il ne se laissera pas prêter un motif qui me déshonorerait! Quand il peut me justifier d'un mot!

MAUVERGNAT, à part.

En déshonorant sa mère. (Haut.) Monsieur le colonel..., mademoiselle... (Il salue. A part.) Le comte peut venir maintenant, c'est fait. (Il sort.)

SCÈNE V.

LE COLONEL, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE.

Nous allons donc savoir ce qu'il a ! Je me sens toute remontée. Vite, père ! prends ton chapeau, et allons... — Non, tu ne voudrais pas m'y conduire. Il vaut mieux qu'il vienne ici. Oh ! il viendra ! Je vais lui écrire que mon honneur est menacé. Il viendra ! — Mais tu as un air singulier. Quand je te dis que c'est très-heureux !

LE COLONEL.

Quelle peut être cette lettre qu'on lui a vue ?

GENEVIÈVE.

Il nous le dira.

LE COLONEL.

Il t'aime, on lui remet une lettre, il se retire. C'était donc une lettre qui t'accusait.

GENEVIÈVE.

Il me l'aurait montrée.

LE COLONEL.

S'il n'y avait vu qu'une accusation.

GENEVIÈVE.

Veux-tu dire que c'était une preuve ?

LE COLONEL.

Tout le monde le croira.

GENEVIÈVE.

Excepté toi ?

LE COLONEL.

Évidemment. Mais quelquefois les termes d'une lettre peuvent présenter un double sens. Quelquefois on peut, innocemment, se laisser aller à une démarche imprudente. Tu aurais cette excuse que tu n'avais pas de mère.

GENEVIÈVE.

Si ! je t'avais.

LE COLONEL.

Tiens, je suis un mauvais père d'avoir été inquiet un instant.

GENEVIÈVE.

Une parole de Louis fera tomber cette calomnie. Je vais lui écrire. Et aussi à madame Berteau. Louis sentira mieux ce que vaut la réputation d'une femme — devant sa mère. (Elle sort.)

LE COLONEL.

Alors, cette lettre a été fabriquée. Par qui ? Par cet homme ? Dans quel but ?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur peut-il recevoir monsieur de Bray ?

LE COLONEL, seul.

C'est par lui ! Oui, c'est sa vengeance qui continue ! Qu'il vienne ! (Le domestique introduit Armand, et sort.)

SCÈNE VI.

ARMAND, LE COLONEL.

ARMAND.

Mon cher oncle, vous avez dû avoir un moment d'irritation contre moi. Je reconnais que ma conduite, telle qu'elle se présentait en apparence, n'était pas sans soulever quelques observations. Il est certainement permis de se débarrasser d'un rival par un coup d'épée ; mais être invité à la noce de sa cousine, y venir, et, au dernier moment, quand les parents sont réunis, quand la mariée a son voile et son bouquet, entreprendre le massacre du marié, est un procédé qui ne se recommandera jamais de lui-même à l'admiration des familles. Vous savez maintenant que cette histoire n'est pas la mienne. On vous a raconté comment les choses se sont passées. Ce n'est pas à vous que j'apprendrai qu'il y a de certaines paroles après lesquelles on n'est plus maître de choisir ce qu'on fera. Une de ces paroles m'a été dite. Je ne serais pas votre neveu si je l'avais tolérée. J'ai fait ce que j'ai pu pour ma cousine en étant blessé ; je ne lui en demande pas de reconnaissance parce que ce n'a pas été tout à fait volontairement, mais enfin elle ne peut pas m'en vouloir de ce que son futur m'a d'abord insulté et ensuite pourfendu. Pour ma part, je pardonne pleinement à ma cousine, et je viens le lui prouver. On prétend que monsieur Berteau se retire. Quand, il y a six mois, je vous ai dit que mon rêve serait de devenir mieux que

votre neveu, vous m'avez objecté monsieur Berteau. L'objection se retirant...

LE COLONEL.

Est-ce que, par hasard, vous me demanderiez la main de ma fille?

ARMAND.

Mais, mon oncle...

LE COLONEL.

Je n'étais pas descendu jusque-là! Je n'avais vu qu'une vengeance, c'était un calcul! Et vous avez pu vous figurer que je donnerais ma fille à un faussaire?

ARMAND.

A un faussaire?

LE COLONEL.

Oserais-tu me dire, à moi, que la lettre est d'elle?

ARMAND.

Quelle lettre?

LE COLONEL.

Celle que vous avez eu le courage de remettre à monsieur Berteau.

ARMAND.

J'ai remis une lettre à monsieur Berteau!

LE COLONEL.

Ou fait remettre, qu'importe? Ici. Ce matin.

ARMAND.

Ce matin? (A part.) Ah! la lettre d'hier.

LE COLONEL.

Vous ne la niez pas ! Et répétez-vous que c'est ma fille qui vous l'a écrite ?

ARMAND.

A moi ? Oh ! mais alors, vous disiez bien, mon oncle, la lettre est fausse !

LE COLONEL.

Vraiment ?

ARMAND.

Et vous croyez que c'est moi qui... Vous avez cette opinion-là de moi ! J'aurais... — Mais attendez donc ! Nous serions bien bons de croire Mauvergnat sur parole ! Êtes-vous sûr qu'il vous ait dit la vraie raison de monsieur Berteau ?

LE COLONEL.

S'il n'a pas dit la vraie, dites-la, vous.

ARMAND.

Je ne la sais pas.

LE COLONEL.

Vous ne savez pas pourquoi vous vous êtes battu ?

ARMAND.

Non, sur l'honneur. Mais qu'importe ? Je dirai hautement que ma cousine ne m'a jamais écrit !

LE COLONEL.

Il vous suffit, en effet, que monsieur Mauvergnat dise le contraire.

ARMAND.

Dans quel intérêt Mauvergnat persisterait-il si je le

démens? Je lui ferai avouer qu'il a menti — et qu'il a été hardi de penser que je m'associerais à son mensonge.

LE COLONEL.

Oh! vous ne vous y associerez pas. Comment donc! Vous protesterez avec énergie. Seulement, comme il persistera — malgré vous, le jour où votre cousine serait compromise, vous vous résigneriez à la sauver. Oh! la trame est bien tendue. Vous auriez l'honneur de la protestation et le bénéfice de la calomnie!

ARMAND.

C'est vrai, Mauvergnat a dû prévoir mon démenti, il ne se rétracterait pas...

GENEVIÈVE, accourant.

Père, monsieur Berteau! Je l'ai vu entrer dans la cour. (Elle aperçoit Armand.) Monsieur ici! T'aurait-il appris?...

LE COLONEL.

Rien.

ARMAND.

Il n'y a que monsieur Berteau qui puisse dire la vérité! Mon oncle, permettez-moi de rester; je suis aussi intéressé que vous à ce qu'il va répondre.

LE COLONEL.

Restez.

GENEVIÈVE.

Laisse-moi l'interroger, veux-tu?

LE COLONEL.

Soit. Je jugerai. (Entre Louis.)

SCÈNE VII.

LE COLONEL, ARMAND, GENEVIÈVE, LOUIS.

GENEVIÈVE.

Louis, vous ne savez pas comment on explique la rupture de notre mariage? On dit que vous me croyez déloyale et fausse et que vous m'avez repoussée comme indigne de vous. Je sais qu'on se trompe; il ne m'est pas venu un seul instant à la pensée que vous ayez pu douter de moi. Mais tout le monde ne vous connaît pas, et ne me connaît pas. Cela peut donc se répandre. Je vous le dis simplement, et je me confie à votre conscience et à votre tendresse pour moi.

LOUIS.

Mademoiselle, que le mot déloyauté puisse être associé à votre nom, c'est là une chose que je devrais concevoir difficilement. Mais il existe des monstres. Une telle calomnie ne monte pas jusqu'à vous, et vous vous passez d'être défendue. Il n'y a en ceci d'offensé que moi, qu'on ose accuser d'avoir mal pensé de vous. C'est donc pour moi, et pour moi seul, que je déclare ici, comme je le déclarerai partout, que vous êtes à mes yeux la plus pure des jeunes filles et que, si j'avais une sœur, je souhaiterais qu'elle vous ressemblât.

GENEVIÈVE.

Louis, j'étais sûre de votre réponse, et je ne vous en remercie même pas. Mais vous allez comprendre qu'elle ne m'a pas justifiée. Supposez-moi coupable, qu'est-ce que

vous feriez? Vous vous retireriez, et, comme vous êtes bon, vous ne diriez pas pourquoi. C'est précisément ce que vous faites. Vous ne pouvez me justifier qu'en disant votre vrai motif.

LOUIS.

C'est impossible.

ARMAND.

C'est nécessaire. Je le demande comme mademoiselle.

LOUIS.

Vous?

ARMAND.

Moi. Le nom qui a été prononcé contre mademoiselle est le mien.

LOUIS.

Et vous n'avez pas démenti?...

ARMAND.

Je ne vous ai pas attendu pour attester que c'était une fausseté exécrable.

LOUIS, à Geneviève.

Eh bien?

GENEVIÈVE.

L'attestation de monsieur prouve encore moins que le vôtre. Il serait d'autant plus tenu de me défendre que l'accusation serait vraie.

LOUIS.

Mademoiselle, vous n'avez pas besoin que le démenti de monsieur ou le mien soient des preuves. Un misérable homme que je devine a pu essayer de vous calomnier, mais personne ne le croira.

GENEVIÈVE.

Mon père l'a cru!

LE COLONEL.

Geneviève!

GENEVIÈVE.

Oh! mon père, disons la vérité, si nous voulons qu'on nous la dise. Mon père l'a cru un moment.

ARMAND.

Mais parlez donc!

LOUIS.

Vous me l'ordonnez?

GENEVIÈVE.

C'est vrai, on le menace, et alors il ne peut pas répondre.

ARMAND.

Si c'est ma présence qui empêche... (A Louis.) Moi parti, parlerez-vous? — Non?

GENEVIÈVE.

Louis, je ne menace pas, moi, je prie. Voyons, vous avez reçu une lettre. Ne niez pas, on vous l'a vue.

LOUIS.

J'en ai reçu une.

GENEVIÈVE.

Qui m'accusait?

LOUIS.

Non.

ARMAND.

Montrez-la.

LOUIS.

Je l'ai brûlée.

LE COLONEL.

Qui donc accusait-elle?

LOUIS.

Monsieur, je jure — sur quoi? je dirais sur ma vie, ce ne serait plus assez, — je jure sur ma souffrance que cette lettre ne concernait ni mademoiselle ni monsieur.

LE COLONEL.

Elle ne concernait pas monsieur, et vous vous êtes battu avec lui; elle ne concernait pas ma fille, et vous l'avez quittée.

LOUIS.

Il y a une chose à faire. Vous dites vrai, les apparences seraient contre mademoiselle. Un mariage, en effet, ne se rompt guère, à ce moment extrême, que pour cause d'indignité. Indignité, soit; mais de qui? Mademoiselle, dites que ce n'est pas moi qui me suis retiré, que c'est vous qui m'avez renvoyé, — qu'au dernier instant vous avez découvert une action de ma vie, une faute, un crime, une bassesse...

GENEVIÈVE.

Que je vous calomnie, moi?

LOUIS, au colonel.

Monsieur, dites-le, vous. N'ayez pas de scrupule. Puisque c'est moi qui le demande! S'il vous répugne de m'accuser, je m'accuserai moi-même. Je dirai...

GENEVIÈVE.

Je vous démentirai ! Quand il ne s'agirait pas de vous, Louis, si j'acceptais d'être défendue par un mensonge, je mériterais le mensonge qui me frappe.

LOUIS.

Mais que voulez-vous que je fasse alors?

GENEVIÈVE.

La seule réponse à ce qu'on suppose, c'est de dire ce qui est.

LOUIS.

Impossible.

ARMAND.

Ce qui est impossible...

LE COLONEL.

Cela suffit. Si monsieur avait une autre raison, il l'aurait donnée déjà. — Ne t'afflige pas, mon enfant, la vérité est plus forte que tout, et tu seras justifiée bientôt. (A Louis.) Monsieur, croyant ce que vous croyez, vous agissez en honnête homme. Je n'ai donc pas à m'en prendre à vous. Quant à vos offres de service, ma fille a son père. (A Armand.) Monsieur...

GENEVIÈVE.

Mon père ! un dernier mot ! rien qu'un mot ! cher père ! Louis, ce serait la première venue qui serait soupçonnée injustement, vous auriez la preuve de son innocence, vous seriez obligé de la donner. Ce que vous feriez pour la première venue, ne le ferez-vous pas pour moi ? En vous taisant, vous m'accablez. Vous n'en avez pas le droit, ni l'en-

vie, Louis? Quand même des circonstances que je ne puis concevoir rendraient en effet notre mariage impossible, vous trouveriez que ce serait assez pour moi d'être abandonnée sans l'avoir mérité? Il vous suffirait que je fusse malheureuse, vous ne voudriez pas que je fusse méprisée!

LOUIS.

Oh! quelle torture! (Depuis quelques instants, madame Berteau est entrée et écoute sans être vue.)

GENEVIÈVE.

Parlez, Louis. Mais je vais croire aussi, moi, que la raison qu'on dit est la vraie. Alors, dites-le, que je me défende. Accusez-moi, au moins! Voyons, vous avez brûlé une lettre, elle flétrissait donc quelqu'un. Qui?

MADAME BERTEAU, s'avançant.

Moi.

SCÈNE VIII.

LE COLONEL, GENEVIÈVE, ARMAND, LOUIS, MADAME BERTEAU.

LOUIS.

Ma mère!

MADAME BERTEAU.

Pardonne-moi, Louis, de faire connaître ta mère, mais je ne puis laisser mépriser mademoiselle à ma place. (Armand va pour sortir.) Non, il faut un témoin. Restez.

LOUIS.

Ma mère! (Il se range près d'elle comme pour la protéger.)

MADAME BERTEAU.

Louis, dans sa probité, a jugé qu'il ne devait pas garder l'héritage de celui — qui n'était pas son père. Il rend sa part à la sœur de monsieur Berteau.

LOUIS.

Ma mère aussi rend la sienne !

MADAME BERTEAU.

Il ne pouvait donc plus épouser mademoiselle Torelly, et il ne pouvait pas dire pourquoi sans me dénoncer. Voilà le supplice qu'il subissait tout à l'heure. Il était entre l'honneur de celle qui a été sa fiancée et l'honneur de sa mère. Pardonne-moi cela encore, mon enfant. (A Armand.) Monsieur, vous redirez tout ce que vous venez d'entendre. Je vous y autorise, et je vous en prie. Vous m'aiderez à accomplir un devoir. Justifiez mademoiselle et condamnez-moi. Vous aurez mes remercîments et l'assentiment de mon fils.

ARMAND.

Madame, qu'un autre s'en charge. Je sais trop, par expérience, combien les fautes sont faciles à commettre pour me souvenir même des miennes, et je ne me rappellerais que la loyauté et la noblesse dont vous venez de faire acte devant moi.

LOUIS.

Viens, ma mère.

MADAME BERTEAU.

Oui, nous avons terminé ici. Adieu, messieurs. Adieu, mademoiselle.

LOUIS.

Adieu, mademoiselle. (Il salue le colonel et s'en va avec sa mère.)

GENEVIÈVE, sanglotant.

Père! (Le colonel ne répond rien. Louis et madame Berteau sont déjà à la porte.)

LE COLONEL.

Madame, votre fils, dans la nouvelle situation où il est placé, n'est plus le mari que j'avais accepté pour ma fille. Vous l'avez reconnu vous-même en ne venant pas aussitôt essayer de m'émouvoir par la grandeur de son sacrifice. Vous seriez venue inutilement, son sacrifice ne m'aurait pas ébranlé, pas plus que votre abnégation à vous qui vous seriez dénoncée pour votre fils. Ce soir, vous n'êtes pas venue de votre propre mouvement, nous sommes allés vous chercher. C'est à ma fille que vous vous êtes dévouée. Il ne sera pas dit que je n'aurai rien fait pour celle qui a tout fait pour mon enfant. Je donne ma fille à votre fils.

GENEVIÈVE.

Papa! (Elle se jette à son cou et l'embrasse avec frénésie.)

LE COLONEL.

Si tu crois que c'est moi que tu embrasses!

ARMAND.

Ah çà, mais suis-je bête, je suis content!

LE COLONEL.

Louis, embrassez votre femme.

LOUIS.

Monsieur, si je suis touché profondément de votre générosité, je n'ai pas besoin de vous le dire. Mais...

GENEVIÈVE.

Comment !

MADAME BERTEAU.

Il ne peut pas accepter.

GENEVIÈVE.

Pourquoi ? (Elle regarde Louis, qui ne répond pas, puis madame Berteau, qui baisse la tête. Tout à coup, elle se dirige vers madame Berteau. — D'une voix grave et presque solennelle :) Ma vie a coûté la vie à ma mère ; vous avez donné votre honneur pour le mien. Si l'honneur est autant que la vie, vous êtes aussi ma mère. (Elle se met à ses genoux. A Louis, sans se relever.) M'acceptez-vous maintenant ?

LOUIS.

Ah ! qui aurait le courage de refuser le ciel ?

MADAME BERTEAU.

Rien n'est donc irréparable ?

LE COLONEL.

Alors, il ne manque plus qu'une réparation. (Faisant un pas vers Armand.) J'ai eu envers toi un tort grave...

ARMAND.

Mon oncle !

LE COLONEL.

Je me mets à l'amende. Je payerai tes dettes.

ARMAND.

Payer Mauvergnat !

LE COLONEL.

On jette un os à un mauvais chien.

ARMAND.

Nous en recauserons. Tout allant bien ici, je n'ai plus...

LE COLONEL.

Qu'à dire au revoir à ta cousine?

ARMAND.

A ma cousine? — Chut! (Il montre Geneviève et Louis assis sur un canapé et causant tout bas. Il fait signe à madame Berteau de venir.) Écoutez.

LOUIS, à Geneviève.

Qu'est-ce qui m'aurait dit ce matin que je pouvais t'aimer davantage?

GENEVIÈVE, à Louis.

J'ai souffert, mais je t'en consolerai. (Ils se contemplent éperdument.)

ARMAND, au colonel.

Ne les dérangeons pas. Ils entrent dans une région où il n'y a plus de cousin.

LE COLONEL, un peu triste.

Ni de père.

ARMAND, à madame Berteau.

Ni de mère.

MADAME BERTEAU.

Merci.

FIN.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR
RUE SAINT-BENOIT, 7.

ŒUVRES

DE

AUGUSTE VACQUERIE

THÉATRE

TRAGALDABAS.
SOUVENT HOMME VARIE.
LES FUNÉRAILLES DE L'HONNEUR.
JEAN BAUDRY.
LE FILS.

LIBRAIRIE

PROFILS ET GRIMACES.
LES MIETTES DE L'HISTOIRE.

EN PRÉPARATION :

LA VIE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7

